



FRANCE DU GUÉRAND

IL FUT UN TEMPS...

lettre d'Henri Queffélec

Préface d'Yves Cosson

Pierre Gauthier, Éditeur

IL FUT UN TEMPS...

FRANCE DU GUÉRAND

IL FUT UN TEMPS...

Lettre
d'Henri Queffélec
Préface
d'Yves Cosson

MCMLXXX

LETTRE D'HENRI QUEFFÉLEC

M
Madame,

Les Brestois aiment leur ville sans chauvinisme.

Petit garçon, combien de fois ai-je entendu proférer le dogme : «
L'Odet, c'est la plus belle rivière de France. » Je n'ai jamais
déposé ce respect. La. Votre livre d'enfant de l'Odet m'a paru
tout de suite le livre de la révélation d'un secret, d'un trésor.

Je ne fais pas profession de juger les ouvrages. Mais
je me persuade que ce recueil de souvenirs touchera comme un Alais-
Pournier souhaitait qu'un ouvrage touche le lecteur : une main se pose
sur l'épaule.

Il a beau que de la plus jeune âge vous ayez été initiée aux secrets de la naissance du papier d'imprimerie. Mais la fascination que provoquent chez vous le matériau des livres, fasciné avec le concours de l'énergie d'une rivière, ne vous ait pas lancée dans le "livraison", si, dans le même temps, vous n'avez été complètement absorbée aux enlacements et aux tresses des livres et de ceux qui les habitent ou les travaillent.

L'enfance, la jeunesse, la Bretagne de France de Guérand, vécus par un être qui avait le don de recevoir et de véhiculer, transmis par un scribe qui a le don de la musique verbale, empruntant l'acheminement de ceux. Je comprends la joie de mon grand ami Yves Coston de peindre.

Durant ces jours et semaines d'une mémoire et d'un style, la tentation est forte de songer à Proust. Il eût lui-même été un jour, pour son pouvoir d'émotion, un nom de lieu qui va et vient dans vos pages: BEG-HEIL. C'est "de côté de" BEG-HEIL et d'ODET que me souvenais, avec des crochets sur Paris ou ailleurs, finissant toujours par remonter.

... Comment ne pas évoquer mon plus chère Madame Lotte.

N'avez-vous pas eu votre Siedo? N'avez-vous pas été rompre d'entrée de jeu à la grâce de la nature et du langage? C'est d'ailleurs en Bretagne que Lotte se découvrit l'amie de la voile, du vent et de la vague. Ici elle fut conquise à jamais par la magie de la mer. Elle a chanté de vagues de

la vague, elle ne s'étonnera pas que vous chantiez le soleil nuif, lise comme papier d'imprimerie, offert par le futur, ne l'émouvant pas vaporeux des vagues. Votre enfance facile des sources était aussi toute facile de la mer.

Chez vous, Lotte se réconcilie avec la mystique. Le lecteur, le lecteur, l'homme et le charme. A eux, maintenant, de pousser les portes, de visiter ou d'habiter et de s'oublier.

Tranquillement je me permets de lui glisser un titre: LE PÈRE HAHÉ. Une "histoire" brève et close comme un bouton de rose, un coquillage.

Le père Hahé, c'est un paysan. Mais le mot de "père", associé à son nom, n'est pas fait de force introduire un récit accompagné d'un si grivois. Le père Hahé, ce vieux paysan est comme une pierre de silex et qui va mourir, parodier la majesté d'un visionnaire, incarnant la Bretagne des calvaires et de la condamnée.

Je vous remercie, Madame, pour le beau domaine grave et fin que vous nous invitez, dans une telle confiance, à partager avec vous.

Bien Giffels

PRÉFACE

Comment et pourquoi surgissent les souvenirs ? On croyait le passé aboli et le voilà, soudain, qui renaît à travers le prisme magique de la mémoire, cette étonnante faculté si finement explorée par Bergson. Les mille événements vécus, curieusement filtrés, arbitrairement fixés, revivent brusquement dans un désordre qui surprend toujours celui qui se souvient. En réalité, c'est la mémoire du cœur, la seule authentique, qui opère un choix parmi nos actes et restitue le souvenir des gestes d'amour que nous avons accomplis, souvent à notre insu, mais qui, seuls, finalement, ont donné sens et valeur à notre existence. C'est elle qui nous ouvre à la reconnaissance de ce que nous fûmes et de ce que nous sommes devenus, car nous serons jugés sur l'Amour.

France du Guérand possède cette mémoire du cœur, ce don quasi visionnaire qui est tout naturellement aussi la mémoire aiguë de l'enfance, parce qu'elle fut une

authentique « petite sauvageonne », libre de corps et d'esprit, qui disposait de cette aptitude d'être en communion profonde avec la nature, ce pouvoir d'émerveillement qui fait qu'en ouvrant les yeux sur les êtres et les choses on se sente intimement possédé par leur beauté. Une enfant qui, spontanément, est toute tendresse, qui sait pleurer, être attentive aux autres, connaît, dès l'origine, les privilèges de la Grâce. Les lois sont faites pour les cœurs secs. Au-delà de la loi et de la lettre est l'Esprit...

* * *

En outre, au bonheur d'exister s'ajoutait, pour l'enfant, la chance, non moins mystérieuse, de ses origines. On naît d'un père et d'une mère : là sont les racines du sang et de l'amour. On est d'un terroir, d'un pays : par là se façonnent les mentalités. Certains traversent la vie en somnambules. A quelques-uns, seulement, est donné le pouvoir de « sentir ». France est issue d'une souche et d'un terroir secrets et quasi magiques, pour ne pas dire mystiques. Imprégnée par l'esprit celtique, elle prit conscience, très jeune, de cet accord singulier de l'âme et du paysage : cette terre du granit, austère et rude, est l'image de la pérennité et de la grandeur. Plus encore, cette fin de terre conduit tout naturellement, vers l'infini de Dieu. A l'Arcoat qui édifie ses lointains bleuissants sur la crête des collines répond l'Armor, cet espace qui, de l'ombre à la lumière, fait passer sans heurt du visible à l'invisible, par le truchement fascinant et redoutable de l'Océan... L'enfant s'est nourrie de cette substance spirituelle qui contient Dieu.

Témoin d'un « temps qui fut » et qui s'en va, la vieille Bretonne éprouve un sentiment de poignante nostalgie, non seulement à l'égard de sa vie même — car elle aime violemment la vie — mais surtout de cette Bretagne du début de siècle, sa Bretagne, qui, depuis des millénaires, n'avait pas changé et qui va mourir : les us et coutumes, les modes de vie, les rites qui exprimaient si pleinement l'âme d'un peuple se sont progressivement effacés. Ainsi de cette méditation désolée, elle passe à des considérations beaucoup plus vastes évoquant le destin des peuples et des civilisations. Mais avant que tout disparaisse, comme il est bon et doux de feuilleter ensemble ce tendre « album de famille ». Car, dans le regard rétrospectif de France, on rencontre d'innombrables visages liés à d'étonnantes rencontres. Tant d'êtres de valeur ont croisé sa route ! Paul Valéry, Maurice Barrès, le Père Teilhard de Chardin, Maurice Zundel, Maurice Donnay, Robert Garric, le Père Lebreton, l'Abbé Bobin, Yves Nat... tant d'autres.

* * *

Oui, « il fut un temps » où l'enfant sauvage courait pieds nus, sur la lande ou sur la grève, à la poursuite du soleil. Elle s'arrêtait soudain pour assister, comme le Petit Prince, au spectacle du crépuscule. Car l'enfant, devenue parisienne, se sentait revivre quand elle abordait aux rives de l'Odet. Il fut un temps, ce temps de grâce où l'enfance se jouait dans une totale allégresse,

allégresse d'autant plus vive que ce jeune être, comme tout vrai celte attentif aux signes et intersignes, vivait, sans doute avec, au cœur, le pressentiment du chemin terrible qu'elle aurait à parcourir. Ces souvenirs s'arrêtent avant que la jeune fille ait à connaître l'expérience des pires souffrances. C'est à cette autre histoire que fait, précisément, allusion le Père Maurice Zundel quand il évoque les voyages que s'imposait la malade pour, traversant la France, débarquer à Quiberon où elle faisait des cures : « Quelles ressources mystérieuses vous devez posséder pour survivre à de telles souffrances et pour être capable de vous émerveiller devant la mer bretonne. C'est, au fond, votre manière de découvrir Dieu dans la correspondance secrète de votre être le plus intime avec les harmonies cosmiques. » (1974)

* * *

Il est des livres que l'on savoure, les larmes aux yeux. Cet album de souvenirs est de ceux-là qui sont comme des coffrets précieux qu'on ouvre avec délicatesse : des images un peu fanées s'en échappent, un parfum de bruyère et d'ajoncs voltige dans la pièce. Le temps s'émeut et l'on reconnaît la bouleversante inflexion « des voix chères qui se sont tues ». On se laisse alors pénétrer par le charme d'un conteur né, toujours « à l'écoute du silence » des âmes, ces âmes peuplées d'une suprême présence... Le temps est aboli, l'Amour demeure...

Yves COSSON

ENVOI

A Paris, toute petite, j'ai parcouru les allées du Bois de Boulogne et les rues du Passy d'alors. Mais plusieurs fois par an et pendant la guerre de 1914, ce sont les chemins creux de la Bretagne intérieure, ou les plages qu'ont connus mes pieds nus en longues courses. J'y ai été si heureuse, j'ai tellement fait corps avec cette terre qu'elle m'a pour toujours façonnée. Il ne suffisait pas que j'en sois issue par les deux lignées, j'étais imprégnée par le sel marin et cette petite pluie fine qui embuait le paysage. Je ne savais pas le breton mais l'entendais un peu et pouvais me faire comprendre. On ne rencontrait pas un marin ou un paysan sans se parler du temps ou autre en passant : brèves rencontres, mais amitié au-delà. Si un ouvrier mourait ou un marin se perdait en mer, le deuil entraînait au cœur : nous étions une famille. Tout était beau et comme sacralisé. Et ce

n'est pas l'embellissement d'un souvenir d'enfant. Les maisons semées dans la campagne, comme des pierres blanches, ne gâchaient rien, ou groupées en un bourg autour de l'église, celle-ci avait l'air de les couvrir et elle-même était née de la terre ou plutôt du granit qui était l'ossature du pays. Les gens vous accueillaient d'un vrai sourire, prêts à vous faire passer le seuil de leur porte *toujours ouverte* et à vous offrir ce qu'ils avaient.

La Lande était partout et coulait comme de l'or quand, fleurie, elle embaumait. Je marchais presque toujours légèrement vêtue et poussée par le vent, comme une petite barque. Et je pensais très profond en moi-même : c'est merveilleux, plus beau que tous les Contes de Fées; quand je serai grande, je raconterai. Il faut regarder, écouter, ne rien perdre, ramasser tous les grains pour en faire un pain de vie. — Mais voilà que de tempête en tempête, de naufrage en naufrage, je n'ai fait que surnager et je vais partir pour de bon, sans avoir dit le bonheur que j'ai engrangé.

Ce temps de Grâce, je vais aller le pêcher au fond de ma mémoire pour le faire partager. Alors, il vivra au-delà de moi, dans d'autres cœurs, comme vivront peut-être les quelques femmes qui entourèrent mon enfance — les hommes étaient mobilisés — dont l'honneur singulier fut de rester debout, malgré les coups du sort.



Mama toute fière de la petite fille qui vient d'éclore



Maman à 17 ans, la veille de son mariage

« IL FUT UN TEMPS... »

On est de son enfance, la mienne a forme d'un triangle, les trois lieux où elle se passa : Paris, dans ce quartier de Passy encore tout villageois, la papeterie en pleine Bretagne intérieure, avec son mystère, Beg-Meil face à l'océan, à l'aventure et à toutes les promesses.

A Paris, il y avait le paradis qu'était la chambre de maman.

Quand on arrivait à se hisser, le matin, dans son lit, on retrouvait, avec son parfum, sa peau d'une douceur indicible, ce qu'on appelait « faire calinette » : nid incomparable de la tendresse humaine. Qui dira le bienfait de cette chaleur maternelle retrouvée, comme un retour au sein.

Peut-être que toute la couleur de la vie en dépend et même l'espérance au-delà.

La chambre elle-même était lumineuse en ce 5^e étage avec une grande échappée sur le ciel. Elle est la première tache

ensoiillée de ma mémoire, les autres pièces restent dans la grisaille.

De la salle à manger, qui donnait sur la rue, on entendait, selon les jours, les différents cris des artisans d'alors pour annoncer leurs marchandises.

« Chiffons, ferrailles à vendre... » retentit encore en moi.

Nous habitions proche de la rue de Passy qui était piétonne et le paradis des commères.

On y voyait bien parfois un fiacre solitaire, mais on entendait de loin les sabots du cheval sur le pavé, et on avait le temps de se garer.

Le dimanche, en sortant de la messe, nous allions à la pâtisserie Coquelin acheter un Saint-Honoré : c'était notre dessert favori qui couronnait le jour du Seigneur.

Madame Coquelin laissait un instant son comptoir pour offrir à la « jolie petite Francette », ce qui me faisait devenir écarlate, un chou à la crème au goût ineffable.

Dans tout le magasin régnait un parfum de caramel ; des bouffées de senteurs délicieuses sortaient des soupiraux tout alentour.

Mon frère était l'élève des Pères Jésuites à St-Louis-de-Gonzague et avait grande allure dans son uniforme bleu roi à veste courte et à boutons dorés, culottes courtes aussi, col blanc impeccable.

Le jeudi, ils allaient deux par deux, en longue filière mouvante au bout de l'avenue Henri-Martin et là, enfin, ils avaient le droit de s'ébattre sur la pelouse, de jouer au ballon, jusqu'au coup de sifflet qui les regroupait pour la rentrée.

La discipline était sévère, et j'étais terrifiée quand Maman m'emmenait dans le grand ball de l'École et que le Préfet des études ou l'un des Pères me donnait, en passant, une petite tape sèche sur la joue en guise de caresse. Il y avait sur les murs

de grands tableaux d'honneur où mon frère figurait souvent. Quand il en était absent, mes parents prenaient un air sombre, et j'entendais de graves conciliabules qui se terminaient par une punition.

Au bout de la rue de Passy, dans la rue Franklin, on voyait parfois sortir d'un pas rapide Clemenceau, le Tigre, qu'après la guerre on appela le Père la Victoire. Il paraissait sur les journaux comme les poilus, en bandes molletières et capote allant jusqu'aux chevilles.

Le Paris de ma petite enfance, c'était aussi l'arrivée gare d'Orsay, après un long voyage de 12 heures par un train à la fumée âcre, aux dures secousses ponctuées par le sifflement aigu de la locomotive. On est tout engourdie, même si on a eu la chance de s'allonger sur une banquette, la tête sur les genoux de Maman. Il y a eu les arrêts dont le nom est annoncé à tue-tête par les employés, il n'y a pas encore de haut-parleurs ; le froid du petit matin, malgré les couvertures louées que Maman ramène tout le temps sur le dos. Et puis des voyageurs entrent et sortent, allument la pleine lumière, alors que la veilleuse nous laissait dans un demi rêve. Et, de station en station, voilà que la nuit s'achève ; le train va moins vite qu'en rase campagne. On s'apprête par une brève toilette à l'eau de Cologne, Maman enlève d'un carnet mauve une feuille parfumée et poudrée que je me passe avec délice sur le visage. On boit un peu de café au lait sucré d'un thermos, et cela réveille tout à fait. Par la fenêtre, dans la grisaille, on aperçoit une foule de toits qui se pressent et, comme deux grands jouets, émergent la Grande Roue et la Tour Eiffel : c'est bien Paris.

Il faudra ne pas trop se faire bouculer dans les couloirs, ne pas se perdre sur les quais, mais s'accrocher à une main et suivre le porteur, et puis, en haut du grand escalier, sous la coupole, l'air de la Seine nous assaille, humide et vif, et on essaie d'être

les premiers à trouver un fiacre dont le drapeau levé indique qu'il est libre ; et le cocher avec son chapeau haut-de-forme verni et la redingote, nous emmène, un peu transis sur la banquette, le long des quais, vers le Trocadero et la rue de Passy. Le fouet claque, ça sent le crottin et il y a une grande rumeur qui nous enveloppe. Nous voilà bien rentrés.

Un jour, durant la guerre de 14, j'étais chez un grand pédiatre, professeur et paternel, le Dr Utinel. Je m'étais déshabillée et, dans le costume d'Ève, debout devant lui, je me faisais examiner : stéthoscope, réflexes, tout y passait. Tout à coup, un bruit assourdissant : les vitres éclatent en morceaux ; clientes, personnel, tout le monde vient se réfugier dans la salle de consultation. J'étais couverte de honte, ne sachant où réfugier ma nudité, tabou en ce temps, alors qu'en cette circonstance, personne, bien sûr, n'y faisait attention. Je filai à quatre pattes sous la table et Maman dut m'en faire ressortir pour m'habiller.

Je sus, plus tard, que c'était l'explosion de la Courneuve. Il y eut aussi les bombardements de la Grosse Bertha : nous abandonnâmes notre appartement parisien ; notre concierge eut sa petite larme lors de notre départ. Quand nous passâmes après la guerre, lui demander si notre appartement était occupé, elle eut ce mot qui en disait long : « Ah ! Madame, ce sont des nouveaux riches : nous sommes dans un autre monde ! » Elle ne savait pas si bien dire.

Mais, il faut revenir un peu en arrière : c'est lors de nos vacances à Beg-Meil qu'eut lieu la déclaration de guerre en 1914. Je m'en souviens, comme si c'était hier.

Nous habitions une villa sur les dunes, dont le mur était mitoyen de celui du Président du Conseil d'alors, Viviani. Nous, les enfants, étions surpris de son constant va-et-vient avec Paris, en un temps où prendre le Chemin de fer et parcourir



600 kilomètres Quimper-Paris était un voyage inhabituel. Nous le faisions, nous-mêmes, deux fois par an pour venir en vacances et repartir, mais cela demandait de longs préparatifs et de véritables déménagements. On emportait une baignoire en aluminium car, bien sûr, il n'y avait qu'un robinet d'eau courante dans la cuisine, et de simples brocs à eau et cuvettes dans les chambres. On s'éclairait à la bougie, ou avec une lampe à pétrole dans la salle à manger, lampe qui éclairait juste le rond de la table, laissant dans l'ombre tous les coins de la pièce, et il nous fallait parcourir de longs couloirs sombres pour gagner nos chambres où l'on allumait, avec précaution, de petites chandelles.

Donc, les allées et venues du Président nous intriguaient. Nos parents se précipitaient sur le facteur et parcouraient le journal avec une anxiété visible. On parlait de guerre; un événement que ma cervelle d'enfant ne se représentait pas.

Comme j'étais une sauvageonne, je parcourais le pays, soit à cheval sans même de selle ni d'étriers, soit à pied sur les grèves ou les chemins creux en ce Beg-Meil de naguère où les villas étaient rares et la nature dépouillée côté sud et somptueuse sur la baie face à Concarneau. La végétation tenait du prodige, à l'abri du vent : eucalyptus, camélias gigantesques à notre échelle enfantine puisque nous pouvions grimper dans les hautes branches pour nous y cacher; rhododendrons d'un rouge pourpre ou d'un mauve de demi-deuil, azalées de tous les tons, dans un dégradé de rouge et d'ocre avec leur senteur sucrée délicieuse aux narines et que les abeilles venaient, elles aussi, goûter en essaims pacifiques.

Il y avait beaucoup d'autres fleurs de toutes sortes qui représentaient pour nous le paradis. Les genêts d'Espagne se détachaient en broussailles d'or sur le bleu de la mer et toutes les

couleurs — grâce à l'air marin, sans doute — atteignaient leurs teintes, les plus vives, les géraniums vous sautaient aux yeux avec leur rouge inégalé.

Presque chaque matin, j'allais à la pointe des Dunes rendre visite à l'homme du sémaphore, un ancien marin, sans doute, qui tenait son phare comme un bord — impeccable. Il y régnait, pieds nus, dans ce qui était pour moi une lanterne magique — terme vivant alors, car il y avait de ces lanternes où l'on mettait des plaques colorées très statiques, mais qui nous enchantaient. On y voyait toutes sortes d'appareils en cuivre reluisants. Il recevait les télégrammes, donc connaissait le morse et me paraissait maître à son bord, un personnage très puissant. Il me connaissait depuis qu'agée de quelques jours ou semaines, on m'avait mis les pieds dans la mer pour une sorte de baptême breton; il me laissait arriver par l'échelle de fer extérieure, plonger dans son domaine. J'étais, moi aussi, pieds nus, et sans moi dire, nous passions de longs moments, lui à son travail, moi à regarder par une lunette qui se braquait dans toutes les directions. Avec mes longs yeux, je voyais les Iles des Glénans où nous allions, parfois, en bateau à voile, pêcher de gros oursins piquants ou des coquilles Saint-Jacques qu'on repêrait à plusieurs mètres sous l'eau, une eau si limpide qu'on voyait le fond comme d'une boule de cristal.

Donc, le vieil homme — il devait avoir 40 ans — et la gamine faisaient bon ménage. Nous ne nous disions pas trois mots, mais nous ne nous dérangions pas. Il était pour moi un magicien et je devais ressembler pour lui à un poussin de la cour, qu'il faisait attention de ne pas écraser et qui mettait sa tache d'or, car j'avais des cheveux mousseux et une toison si abondante que tous les peintres voulaient enregistrer ce phénomène de couleur. Maman garda ainsi quelques « croûtes »

faites par des peintres sans talent auxquels elle n'avait pas eu le courage de refuser séances de pause... enfer pour moi !

J'en reviens à mon phare et à mon bonhomme d'ami. Certain matin, j'aperçus au sémaphore une bande de drapeaux noirs très intrigants. J'avais appris à reconnaître toutes sortes de drapeaux de couleur, mais ceux-là, je ne les connaissais pas. Je me mis donc en course et j'arrivai toute haletante poser la question dont ma curiosité brûlait de savoir la réponse. L'homme semblait absorbé, comme je ne l'avais jamais vu. J'étais là, plantée devant lui, interdite, sentant monter en moi je ne sais quelle angoisse. Tout à coup, il semble revenir à lui, me voit et il me dit lentement, comme à regret : « La guerre est déclarée. »

J'étais abasourdie, inquiète de cette inquiétude proche du mystère car ça ne représentait rien pour moi. Après cela, le marin reprit son travail sans plus me voir et je repartis, comme j'étais venue, par la fenêtre et l'échelle extérieure, sans mot dire.

J'avais besoin qu'on m'explique cette crainte qui tombait sur moi comme chape de plomb et qu'elle prit forme. Je me précipitai à l'Hôtel des Dunes, hôtel de famille très aristocratique à l'époque et où venaient nombre de parisiens. J'arrivai dans le hall où passaient quelques personnes et, de ma voix haut perchée mais ferme, j'annonçai ce que je venais d'apprendre : « La guerre est déclarée. »

Tout le monde connaissait cet oiseau migrateur, la petite Francette. Un monsieur me prit par le bras : « Que racontes-tu là ? » Je précisai que des drapeaux étaient hissés au sémaphore et que le gardien m'avait dit : « La guerre est déclarée. » En quelques instants, on m'entoura, on alla sur le pas de la porte vérifier que les drapeaux noirs flottaient bien au phare.

Et alors arriva un fait qui me stupéfia. En moins de cinq minutes, comme si j'avais mis le pied sur une fourmilière, tous les habitants de l'hôtel, prévenus on ne sait comment, se bousculaient dans le hall. Les hommes prenaient d'assaut le seul téléphone mural au fil vert, les femmes s'interpellaient, chacun interrogeant pour savoir les heures de trains à Quimper et le départ de l'autobus. On parlait de bagages, de contingent auquel appartenaient les hommes, d'invraisemblance d'une guerre qui serait finie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. J'étais bousculée, interrogée, projetée vers les uns ou les autres comme fêtu de paille.

Je trouvais les grandes personnes incobérentes : c'était ça leur sérieux, cette sorte de débandade ; même pour un jeu on aurait mis plus de pondération. Je repartis chez moi bouleversée et un peu méprisante pour apporter aux miens l'incroyable nouvelle.

Là aussi, il y eut un torrent de questions, un tourbillon de projets. Mon père devait se rendre au conseil de révision ; malgré sa mauvaise vue, il fut pris dans l'artillerie, parce qu'ingénieur de l'École Centrale, sans doute. Mon frère n'avait pas 17 ans, mais il suppliait qu'on le prenne. Il s'engagea un peu plus tard et, comme brancardier, vit des horreurs qui le traumatisèrent pour le reste de ses jours.

Nous avions un petit Allemand au pair chez nous en échange, mon frère ayant appris leur langue dans la famille du jeune homme en Forêt Noire. Quand nous revînmes en famille près du Moulin à Papier, on apprenait les premiers morts de la bataille de la Marne. Les femmes, les jeunes orphelins voulaient lapider le pauvre gamin de la race ennemie. C'était, à nu, la haine humaine, passionnelle, imbécile. Nous dûmes revenir à Beg-Meil dans la villa solitaire, sans le



moindre confort, pour y passer l'hiver et rapatrier le garçon, plus tard, par la Croix-Rouge et la Suisse.

Nous allions sur les grèves chercher les débris de bois pour chauffer, un moment, les chambres par les petites cheminées mal construites qui nous renvoyaient plus de fumée que de chaleur.

Cet hiver breton fut doux, avec des roses au-delà de Noël, des géraniums grimpants tout fleuris en pleine terre, et des tempêtes furieuses qui hurlaient pendant trois jours. On allait voir les vagues monstrueuses qui soufflaient leur écume baveuse. Elles se chevauchaient dans une poursuite incessante et, toutes les sept vagues, il y en avait une plus énorme, qui galopait effroyablement pour s'aplatir dans un fracas de fin du monde. Le goémon s'amoncelait en dunes brunâtres qui sentaient bon l'iode puis seraient transportées par des tombereaux pour aller fumer la terre de l'intérieur.

Un beau matin, il faisait calme, la mer avait l'air d'un lac, les plages avaient changé d'aspect, modelées d'autre façon par un sculpteur d'ouragan qui les avait travaillées pour en faire des visages neufs. Je me baignais tous les jours, me faisant rouler par les vagues ou les traversant en quelques brasses puis, vite un peignoir de laine, se rhabiller dans un creux de dune, et fouettée par la douche salée, remise à neuf, se sentir chaude comme une caille.

J'allais à cheval, cheveux au vent, le long des grèves. Le cheval ne devait pas sentir mon poids plume. Il se promenait à son gré, il aimait autant que moi à se baigner. L'ennui est qu'il ne se préoccupait pas de savoir si j'étais habillée ou en costume de bain et, si je n'avais pas eu le temps de sauter assez vite quand j'étais habillée, je rentrais transie, mes vêtements mouillés me collant à la peau. Quand j'allais à pied, il me

suivait tel un chien et Dick, le Setter Irlandais, courait devant à perdre haleine, faisant lever les hirondelles de mer qui picoraient l'instant d'avant devant les vagues. Parfait trio, nous étions au bonheur et il fallait parfois nous rappeler avec une espèce de cor de chasse qu'on entendait à des kilomètres et qui nous faisait revenir dare-dare pour essuyer une remontrance quand était dépassée l'heure du repas.

Presque tous les hommes étaient déclarés « bons pour le service » par un conseil de révision souvent dérisoire. On citait le cas d'un unijambiste que le médecin, sans regarder, inscrivait à l'active. Tous les chevaux étaient réquisitionnés. Ceux de ma grand-mère, chevaux de race, bichonnés par les cochers, n'arrivèrent même pas au front : on les creva dans une marche forcée. Restaient quelques chevaux de labour que les femmes conduisaient s'arc-boutant pour que les lames des charrues enfoncent dans la dure terre, en lignes droites parallèles qui formaient une boule régulière.

Nous faisons de la charpie avec de vieux linges pour les blessés. Je fis mon premier tricot en m'appliquant pour envoyer une longue écharpe de laine à notre médecin de campagne qui nous disait geler au front. On ne le voyait plus arriver sur son cheval arabe écrasant sa monture de sa corpulence. Une fois, pendant que le médecin était en visite, je décrochai la bride du cheval et l'enfourchai. Il sembla dérouté, et ne sentant sans doute pas le lutin sur son dos, partit au grand galop au bourg voisin où habitait son maître. Comment arrivai-je à son écurie, encore sur son dos, alors que mille fois j'avais cru être projetée à terre ? C'est un mystère. Le pauvre docteur et ma mère avaient tellement tremblé qu'en me retrouvant entière, toutes les menaces de châtement furent oubliées. J'avais eu très peur sans l'avouer. J'en aimais davantage mon cheval

qui venait quand je l'appelais et me léchait les mains.

Vint l'armistice du 11 novembre alors que nous étions rentrés à Odet. Les cloches de l'usine se mirent à sonner. Les ateliers se vidaient. Ouvriers et ouvrières arrivaient dans la cour. On s'interpellait, on secouait des mains, un même sentiment nous soudait. La communion humaine, merveilleusement une, un instant, s'épanouissait. On organisa un « Te Deum » dans la chapelle qui débordait en longue file de gens au dehors. J'ai le souvenir d'un immense cri plutôt que d'un chant. On se libérait d'une oppression. Les communiqués laconiques qui se cachaient les hécatombes ne donneraient plus froid dans le dos. On ne verrait plus les « poilus » arriver bâves, silencieux, n'évoquant pas plus le front qu'on ne parle proche d'un mort. Les veuves ne vinrent pas toutes à la chapelle et on les réprouva, mais qui peut connaître les secrets des cœurs... tant de vies dévastées. Ce jour-là, on ne voulait être qu'à la joie.

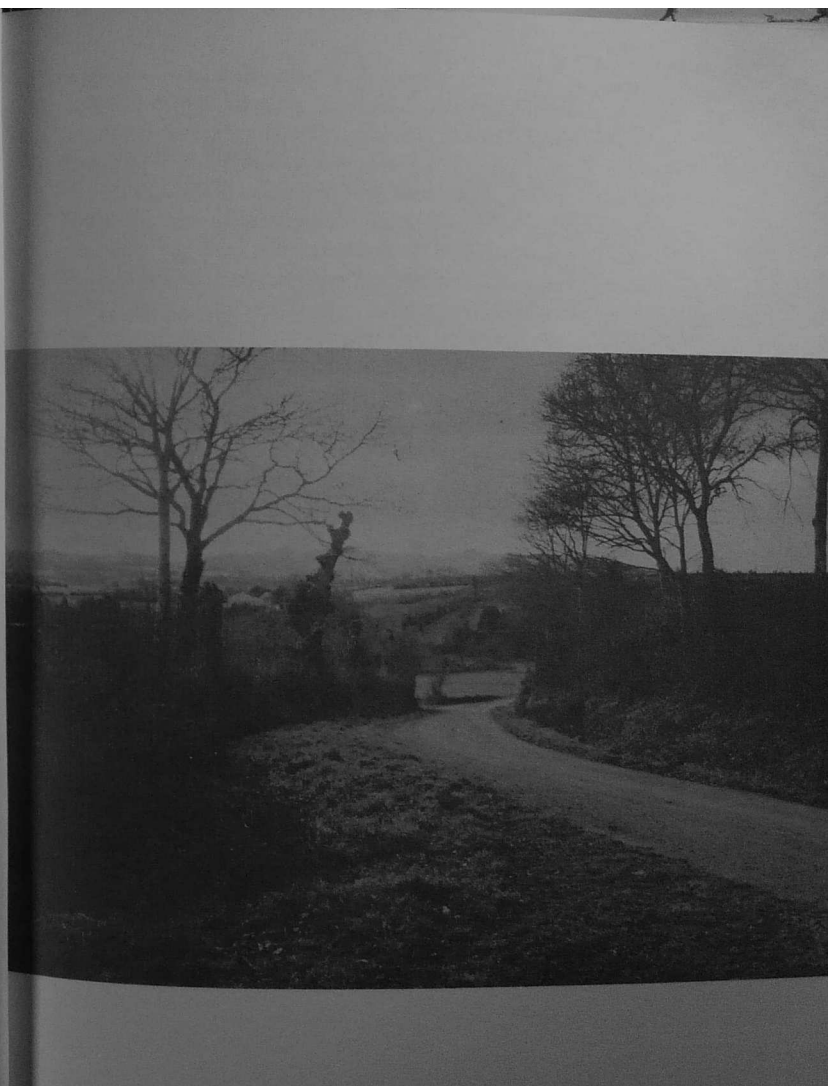
Après un repas de fête, organisé dans l'euphorie avec ce qu'on avait de mieux, nous avions tant besoin de nous dépenser que nous partîmes pour une promenade au Stangala. C'était un endroit sauvage à l'allure de haute montagne, en promontoire sur l'Odet qui s'enroulait autour des collines broussailluses et l'on descendait par une garenne jusqu'au moulin abandonné pour remonter sur l'autre rive. Sans cette ruine humaine, on se sentait au fond des âges, dans un monde vierge. Tout était si calme, si immuable, à la fois beau et intouché dans son mystère. En arrivant de l'autre côté, sur les hauteurs, on retrouvait des traces humaines. Ce jour-là, dans un champ, nous vîmes des paysans qui arrachaient, sans doute, des betteraves ; ils remplissaient un tombereau. Nous nous mîmes à crier pour annoncer l'armistice. La nouvelle, qu'ils ignoraient, les laissa

d'abord interdits, puis les hommes se découvrirent et les femmes se mirent à genoux. Sur cette terre, pauvre, qui avait donné 300 000 hommes au pays dans une lourde saignée, l'heure était grave.

Ainsi la guerre avait passé. C'est très long, 4 ans, mais la vie d'un enfant est absorbée par le quotidien. Il y avait les heures de piano, la traditionnelle promenade avec les cousins où on se racontait des histoires comme de longs feuilletons à personnages, un peu comme les autres cousins, Fauconnier, dans leur lointaine Charente, où chacun écrivait et enfouissait son manuscrit dans de vieux fauteuils éventrés, bourrés de foin ou de kapok, qu'ils trouvaient au grenier. Un manuscrit poussant l'autre, ils découvraient leurs trésors mutuels : œuvre future déjà.

L'écrivain Chardonne, qui prit ce nom de plume en souvenir d'un séjour au-dessus de Vevey dans le village de ce nom, me raconta que, jeune éditeur, il avait avancé l'argent de son voyage en Malaisie à Henri Fauconnier, son ami. Vingt ans après, tout surpris, il recevait du planteur, capital et intérêts !

Notre vie d'enfance se déroulait à la campagne. On était proche de la terre, des animaux, de la vie et de ses drames. Maman soignait les ouvriers et les paysans à 20 kilomètres à la ronde, pendant cette guerre où beaucoup de médecins étaient au front. Au moment de la grippe espagnole, elle fut sur la brèche, nuit et jour. Je couchais dans la chambre et j'avais pris l'habitude d'entendre les appels par la fenêtre, dans la nuit. Elle partait avec son panier de médicaments, de quoi faire des



piquées et suivait la lanterne de tempête qu'un paysan balançait pour éclairer le chemin. Les médecins de Quimper auxquels elle demandait des indications par téléphone l'appelaient « mon cher confrère » et faisaient confiance à ses observations et à son sens humain. Elle se multipliait, heureuse dans l'action, l'oubli de soi, le geste efficace. Je n'ai jamais vu d'être plus donné, ne regardant pas à sa peine et adoptant celle des autres comme la sienne propre. Avec cela, on l'aurait dit descendue d'un cadre de marquise, avec ses traits fins, ses yeux noisette, un teint éblouissant que réhaussa la chevelure d'argent dès la quarantaine ; aussi faisait-elle adopter ses vues, convaincue convaincante : on l'aimait. J'ai vu un jeune valet de chambre coucher par terre, derrière sa porte, quand elle était souffrante pour prévenir au moindre appel. Elle garda, quarante ans et plus, une petite bonne de l'Assistance publique prise par ma grand-mère. Cette petite l'accompagna quand, à 17 ans, Maman se maria. C'était un personnage haut en couleur. Elle fut, à mon grand frère et à moi, une nourrice sèche. Avec son bonnet blanc tuyauté, son costume de toile Vichy bleu et cet extraordinaire don de conteuse qui lui faisait donner du relief au plus insignifiant détail. Enfants, nous étions suspendus à ses lèvres et à ses histoires. Elle était sans famille, nous étions devenus la sienne. Elle gagnait des sommes dérisoires à la maison et dépensait en cadeaux tout ce qu'elle gagnait. Qui dira le dévouement absolu de tels êtres ? J'eus, données par elle, des poupées somptueuses qui marchaient ; et mon frère, sa première moto. On la voyait toujours à la besogne, propre jusqu'à la manie, le verbe haut, parfois mordant, mais bonne jusqu'à l'absurde quand il s'agissait de nous. La vie personnelle de cette femme était escamotée par la nôtre. Elle était de l'étoffe de ceux qui donnent. J'avais eu une crise d'entérite avec d'affreux vomissements. Je la vis, certaine nuit, dans la pénombre, à genoux murmurant :

« Seigneur, prenez-moi, sauvez la petite. » C'était Mama, une seconde mère. Il faisait bon se réfugier dans son giron tiède et mettre ses pieds nus dans sa chaleur ; mais gare aux jours où elle faisait de la couture, alors son corsage se hérissait d'épingles aussi redoutables que les griffes du chat en colère.

Pendant la guerre, nous fûmes séparés d'elle. C'est à Paris, je crois, qu'elle mourut dans une vieille famille bretonne. Je n'ai rien su de sa fin et ce m'est une grande tristesse, mais toute ma petite enfance lui doit ses enchantements, sa sécurité et cette imagerie d'Épinal qu'elle colorait de sa vie même comme d'un inépuisable don. De sa triste enfance abandonnée, nous apprîmes par bribes la détresse : pas de retour sur elle-même, pas la moindre amertume. Elle n'avait rien reçu, elle donnait sans réserve.

Notre enfance fut ainsi peuplée de personnages extraordinaires. Il y avait une vieille bonne femme, la Mère Gistin qui habitait une ferme isolée, vers la route de Briec. On l'atteignait par des routes bleues de clochettes au printemps et des chemins creux tout pleins d'ombre où les Penn-goz se rejoignaient pour former comme un toit de branches entrelacées. On la trouvait filant avec sa quenouille de laine toute collante de suint des moutons et j'appris à faire comme elle. Ou bien elle filait lin ou chanvre sur un rouet qu'on faisait marcher avec une pédale. Elle possédait un métier à tisser ; j'entends encore le cliquetis de ce métier dont il sortait des draps pour sa maisonnée et les gens d'alentour, draps inusables, en toile écrue, râpeuse. Dans ses sabots de bois, avec sa jupe de droguet, son corsage de velours usé et sa petite coiffe de Quimper à l'ancienne qui emboîtait le visage, on l'aurait dit sortie d'une très vieille gravure. Elle chaussait de petites lunettes d'acier sur son nez pointu ; alors c'était la fée Carabosse. Ne sachant ni lire ni écrire, sa mémoire,

comme une éponge, avait absorbé un prodigieux savoir. Je l'ai entendue, des heures durant, dire des litanies en Breton ou en Français. C'est elle qui allait de ferme en ferme veiller les morts et réciter, à la lueur des cierges, d'interminables prières.

De tout le voisinage, on venait lui demander recettes d'onguents, et son domaine devait frôler, parfois, celui de la sorcellerie, car elle semblait inspirer une sorte de crainte. Les propriétés des plantes, les mœurs des animaux, elle savait tout, avec une sorte de génie. Je ne sais d'où elle tenait tout son héritage oral. Elle songeait, sans doute, à le transmettre, car elle me considéra longtemps avec attention. Elle disait à ma mère : « Elle est douce, cette petite, et retient bien ». Le courant de la vie m'emporta loin d'elle, mais je songe à cette immense sagesse paysanne comme à un chef-d'œuvre humain.

Une autre figure remonte dans ma mémoire, celle d'une très pauvre femme qui s'occupait, à la Cathédrale de Quimper, de l'autel de Notre-Dame de Lourdes. Elle vendait des cierges, les remplaçait, et de son pas menu, circulait entre les lumières vivantes... Je la revois à leur rythme dansant. Son visage était ridé, édenté, mais c'était l'image de la jubilation intérieure. Elle irradiait de joie, était la joie. Maman me raconta qu'elle vivait dans une mansarde, dénuée de tout, n'ayant qu'un récipient qui servait à tous les usages ! Quand elle n'était pas à l'église, son temps se passait à prier, comme on respire. Pour marquer sa reconnaissance, elle faisait don à Maman de petites baguettes avec des encoches, marquant ainsi les chapelets qu'elle disait à son intention. Quand elle mourut, elle confia une dernière baguette, à moitié coquée, à une voisine, en précisant : « Vous direz à Itron (Madame) que je finirai le reste au ciel ». On peut sourire, mais n'est-ce pas cela : « si vous ne devenez comme de petits enfants... » ?

Il y a à l'église de Saint-Père, au-dessous de Vézelay, creusé dans la pierre, le visage d'une donatrice qui, sans être belle, les yeux fermés, a cette même concentration heureuse, cette foi, au-delà de tout qui transparait dans cet extraordinaire visage.

Religion, supersition, qui dira la foi de ces humbles d'alors ?

Max Jacob, qui naquit à Quimper dans une famille juive, avait pour nourrice une femme du cru. Il eut une maladie d'enfant, je ne sais laquelle, et fut en danger. La brave femme s'inquiétait de voir le poupon si fragile prêt à passer dans l'autre monde, et quel monde, celui du diable puisqu'il n'était pas chrétien. Sa tendresse, quasi maternelle, lui inspira de baptiser en secret l'enfant. De sorte que, beaucoup plus tard, quand l'artiste se convertit et fut baptisé, il fut deux fois marqué du signe christique ! Le même Max Jacob avait pour frère un antiquaire qui tenait échoppe sur les quais proches de l'Hôtel de l'Épée. Cet hôtel était le rendez-vous des châtelains des environs. On y entrait par une porte cochère et une allée de pavés bruyants. Mes grands-parents y venaient dans une calèche colorée puisque « Jean le Cocher » portait son costume breton tout brodé d'or en fait de livrée, et que les petits grooms par derrière sautaient dans un bruit de sabots pour ouvrir les portières.

Mes tantes et ma mère étaient fort belles, les « on dit » et les photos en font foi, et on devait beaucoup les regarder. Bien plus tard, une fois que grande fille, je faisais des courses avec ma mère, nous vîmes chez l'antiquaire un Bonheur du jour qui nous ravit. Maman décida d'en demander le prix. La porte carillonna et le visage d'ivoire de l'antiquaire apparut. Le prix demandé parut énorme à ma mère qui, en reculant, dit



avec un charmant sourire : « Quel dommage, Monsieur Jacob, voilà un bonheur qui ne sera pas le mien ». L'homme changea de visage et timidement avança : « Madame, je vous ai tellement admirée naguère, descendant de la voiture de vos parents, votre apparition a été l'objet de mes rêves. Ce meuble est vôtre si vous voulez bien m'embrasser ». Maman sortit gentiment en plaisantant, mais, longtemps, l'histoire nous enchantait.

BAPTÊME D'UNE MACHINE A PAPIER

L'Usine d'Odet n'avait été, à l'origine, en 1822, qu'un modeste moulin à papier, fondé par un grand-oncle sur la rivière, en aval de Quimper. Il avait utilisé la force motrice d'une chute d'eau, et cela grâce à un canal de 1 500 mètres creusé à main d'homme par un prodigieux effort. Au commencement, aussi, le papier se faisait à la main, puis vinrent les machines, au temps de mon grand-père, puis de mon oncle René. Dans ma toute petite enfance, ce devait être avant 1914, je fus marraine de l'une d'elles, lors d'une fête rituelle, car on bénissait les machines comme on bénissait les barques des pêcheurs, dangereux instruments de travail pour lesquels se demandait la protection divine. J'étais toute raide dans une robe empesée en broderie anglaise, donnant la main au contre-maître d'alors, Rolland, un grand homme d'allure noble aux favoris et à la barbe blanche, dans un costume breton bleu de Roi, brodé du même ton d'or que les genêts en fleurs.

Le sol était en terre battue, méticuleusement balayé. Les lits clos aux grands panneaux luisants étaient cloutés et ornés de cuivres si astiqués que cela faisait des points de feu dans ces pièces sombres, avec les lunes d'or des pendules qui se balançaient dans les vieilles horloges ventruées. Au bout de la table, trônaient de grands pains ronds dans des serviettes de toile écrue et la fermière faisait une croix sur le pain avant de nous en offrir une tranche en se servant dans une immense motte qu'elle avait décorée à sa façon avec des cuillères de bois aux multiples dessins en creux. Ainsi modelé, le beurre prenait le visage souriant du soleil. La saveur de ce pain noir beurré reste pour moi beaucoup plus qu'un souvenir de gourmandise. D'abord c'était un accueil, le premier geste d'offrande quand nous entrions dans une ferme. Ensuite, après de longues courses dans la campagne, la faim rendait cette récompense bienfaisante, mais au-delà, et le mot n'est pas trop fort, c'était une communion avec la nature et les gens.



LA CRISE

Avant la signature de la paix, une nuit, Maman fut prise à Odet de violentes douleurs. Un médecin de Quimper, appelé en hâte, en téléphonant de l'usine, ne sut que penser et fit une piqûre de morphine. Très apeurée, car Maman qui ne se plaignait jamais ne pouvait s'empêcher de gémir, je suppliais : « Sauvez-la, sauvez-la ! » Après la piqûre, Maman se calma peu à peu et, pelotonnée tout près d'elle, je la protégeais de toute ma jeune vie. Le médecin, brave homme, fut ému de mon attachement et m'affirma que, l'aimant à ce point, je ne pouvais la perdre, mais il n'avait pas l'air rassuré. Des semaines durant elle s'alita, avec une petite fièvre et des malaises. Je la soignais de mon mieux, aidée de la fidèle Mama. Je notais sa température, mais j'avais beau regarder cette maudite feuille, la courbe ne cessait de grimper le soir, rien n'y faisait. Maman avait consulté, en d'autres circonstances, un grand médecin de Paris, le Professeur Siredey, dont elle vantait la

compétence et la bonté, mais jamais, elle n'aurait pensé à le faire venir de si loin en consultation. Dans mon amour d'enfant, je ne doutais de rien. Je composais une longue lettre en racontant au Professeur toute l'histoire de la maladie, l'état alarmant de ma chère Maman qui était tout pour moi et j'avouais la vérité que je lui écrivais sans rien dire à personne. La réponse vint, m'annonçant le jour et l'heure de son arrivée à Quimper. Maintenant, il fallait tout dire à Maman. Je tremblais bien un peu en entrant dans sa chambre, car je sentais tout l'insolite de ma démarche, mais, quoique stupéfaite, elle me gronda sans conviction, touchée, je pense, et n'en pouvant plus. Mon oncle que j'allai trouver, fit chercher le praticien par l'auto de l'usine ; je le reçus à son arrivée, lui offris un petit déjeuner et le conduisis à sa malade. Puis, je me précipitai à la chapelle en priant de tout mon cœur : « Sauvez-la, sauvez-la, » comme je l'avais dit au médecin de Quimper, mais à Celui qui pouvait tout.

Quand je revins, le Professeur était au chevet de sa malade, lui faisant accepter une opération qu'il jugeait nécessaire. Il me parla comme à une grande personne, me demandant l'adresse de mon Père, encore mobilisé, mais disant qu'il fallait opérer sans tarder, et à Paris, de préférence. Il m'indiquait des noms de chirurgiens que je sus par cœur l'instant d'après : Gosset, Cunéo, Hartman et Le Cène. Il me promit que tout irait bien. Son visage n'avait rien de beau : on aurait dit un Bouddha, mais ses yeux observaient tout, vous fouillaient jusqu'au tréfonds, et je fus apaisée car la décision avait le poids de l'homme. Nous déjeunerâmes en tête-à-tête ; j'avais fait un beau menu. A plusieurs reprises, il félicita la maîtresse de maison rougissante. Quand je lui demandais en bafouillant ses honoraires, comme on m'avait dit de le faire, il parut beaucoup s'amuser, me dit que ce serait le prix du train et ne voulut rien accepter d'autre.

Il sauva encore ma mère, mais ce fut beaucoup plus tard. Pour l'heure, il fallait tout organiser ; mon oncle s'en chargea ; je ne fus plus que le petit chien qui ne quitte pas celle qu'il aime.

Mon oncle prêta son auto neuve pour conduire Maman au train à Quimper, sans secousses, puis ce fut un long parcours de nuit, où je tenais la main de Maman comme je la tins bien des années après jusqu'à sa mort, sans pouvoir, cette dernière fois, la retenir. Gare d'Orsay, une ambulance avait envoyé des brancardiers et une civière qu'on posait sur un chariot. J'étais émerveillée par les draps roses enrubannés. L'ambulance emprunta les Champs-Élysées et, rue Bizet, Maman fut admise dans la clinique tenue par des sœurs Alsaciennes, dans la chambre que venait de quitter Clemenceau, opéré, je le sus, plus tard, de la prostate. Pendant deux jours, les sœurs m'acceptèrent en voyant ma détresse éperdue, et puis ce fut l'opération et je dus partir chez des amies, implacablement écartée. Deux jours éternels où on n'arrivait pas à me faire manger, puis je fus autorisée à venir embrasser l'opérée. Tout s'était bien passé de justesse, disait-on, mais Maman ne put que me sourire et, d'une pression de main, m'assurer de sa présence. Je revins quelques jours après. Les bonnes sœurs m'avaient adoptée ; je couchais sur un divan dans la chambre de l'opérée et me levais au moindre geste. Maman s'endormait parfois aux petites heures du matin et j'étais outrée quand la grosse bonne sœur qui déplaçait son pesant d'air arrivait, très matinale, et de sa forte voix quasi masculine, proclamait : « Ah ! vous dormez ? Continuez, » ce qui, bien sûr, n'arrivait pas...

Le jour de la signature de la Paix, des amies m'emmenèrent à Versailles pour me sortir un peu. Il y avait non pas une foule, mais une marée humaine. On ne pouvait approcher du parcours des officiels. Je ne sais de quelles épaules j'aperçus la

longue file des autos : celles de Poincaré et de Clemenceau, surtout, furent acclamées. Au passage des plénipotentiaires allemands, il se fit un silence de mort prolongé. Puis, de nouveau, la foule bruissa et s'écoula, avec au-dessus les panaches des grandes eaux qui montaient vers le ciel.

On disait : « C'est la dernière, » et on croyait ingénument qu'un million cinq cent mille Français sacrifiés seraient un rempart éternel. C'était compter sans la folie humaine.

Après la guerre de 14, nous n'avions plus de point de chute à Paris, et je poursuivais des études fantaisistes : le latin avec mon père qui le connaissait et l'écrivait comme une langue vivante, et quelques cours par correspondance. Il y eut l'intérim de Saint-Jean-de-Luz chez une amie de Maman, mariée à un Anglais et que j'appelais oncle et tante.

Je connus, outre le Pays Basque et la Rhune dépouillés des beaux soirs, beaucoup de musiciens et d'artistes. Je poussais parfois sur le remblai, dans sa voiture Berckoise, Louise de Villemorin au charme si vif.

Nous allions voir, aussi, Paul Valéry dans sa lande d'Hossegor, chez sa fille. Il présidait, souvent, accoudé à la cheminée, silencieux ; mais sa présence avait un tel impact que je la ressens encore. Sa lucidité remettait tout en question et changeait l'optique, mais avec l'humilité des tout grands, il écrivait sur son carnet des derniers jours : « J'ai fait ce que j'ai pu. » N'est-ce pas la confession qui rejoint la profondeur des êtres devant leur néant ouvert à l'infini ? Agnostique, dit-on de lui ; qu'en est-il ? A un ami qui, quarante-huit heures avant sa mort, suggérait : « Et si Dieu existe ? » il répond :

« Alors je me jette dans ses bras. » Vrai ou pas vrai, quelle autre attitude avoir ? Malraux, aussi, se dit agnostique, mais avoue au Chanoine de Strasbourg : « Vous savez bien qu'on n'échappe pas à Dieu. » Alors ?

Je fus mise seule pensionnaire chez Léontine Zanta à Neuilly. De cette lointaine avenue de Madrid, nous partions de chez moi pour longer le Bois de Boulogne par le boulevard Maillot et nous rencontrions souvent Maurice Barrès dont le boulevard a pris le nom. Il sortait du petit hôtel particulier qui portait le numéro 100 et arpentait de ses longues jambes son trottoir, puis l'avenue de la Grande Armée et les Champs-Élysées pour atteindre la Chambre des Députés. Nous marchions tous les trois de front, ou bien je les suivais. Il était question d'actualité politique. Quelques jours avant sa mort, nous le rencontrâmes près de son pavillon. Sa mince silhouette me sembla courbée, comme luttant contre un vent qui n'existait pas, sans doute, le mal qui l'habitait. Ce n'a été pour moi qu'une silhouette, et c'est bien dommage que mon jeune âge n'ait pas enregistré sa parole brève et sa pensée.

Par contre, l'appartement de Léontine Zanta m'est très présent, au 5^e étage avec son petit bureau qui n'était que livres, et la Belle Inconnue sur la cheminée, si grise, et pas tellement belle, me semblait-il.

Léontine Zanta, fille d'un professeur, avait eu une jeunesse studieuse. Forte en thème, elle avait été la première à passer son doctorat de philosophie, si je me souviens bien, en 1914.

Elle donnait des leçons particulières de philosophie, et je crois avoir rencontré Simone Weil chez elle. Mes parents m'avaient mise pensionnaire chez Zanta pour préparer simplement mon baccalauréat. Je le préparai du reste très mal, car, en dehors du latin et du français, les autres matières

étaient à l'abandon. Mais j'y rencontrais parfois des personnalités inoubliables. Le Père Teilhard de Chardin y venait déjeuner quand il n'était pas en Chine. Il m'apparaissait comme interminablement long et maigre, avec cette figure burinée par la pensée et les grands cheminements de ses expéditions. Son œil vous scrutait et riait. Me sachant bretonne et, lui, Celte d'Auvergne, il m'appelait « sa payse ». Il édifiait toute sa philosophie, mais elle devait être encore dans ses tiroirs, et il en parlait dans le secret avec sa cousine et Léontine Zanta, très liées l'une à l'autre. Il paraissait anxieux d'avoir le feu vert de Rome.

Devant moi et une nièce de Zanta, il ne parlait que de choses et d'autres, se mettant à notre portée. Un jour, comme on critiquait les contemplatifs, et que l'une de nous trouvait les ordres actifs autrement efficaces, au lieu de nous affronter, il eut cette belle image : « Voyez-vous, les moines sont comme les montagnes : elles semblent ne servir à rien, mais elles drainent la lumière du monde. »

Je l'ai revu brièvement, plus tard dans la vie, alors qu'il allait partir « en exil » pour les États-Unis. Des larmes lui montèrent aux yeux, un jour, quand il me dit : « Je ne reverrai pas mon pays. » Il n'y avait aucune révolte extérieure. Il se soumettait à l'injustice avec une humilité qui, pour moi, fait sa gloire. Être méconnu est la pire des épreuves : c'est comme effacer un être, l'immerger. Et lui qui ne voulait que faire connaître la lumière qui l'avait inondé bien au-delà de ses découvertes scientifiques ou philosophiques, comme une universelle Présence !

Quand j'ai connu « Mademoiselle Zanta », elle avait un casque de cheveux blancs, des yeux myosotis, un teint rose et d'admirables mains effilées, spirituelles comme celles des Vierges

de Botticelli. Elle le savait, les soignait, et en jouait avec charme. Lors de « réceptions », dans son petit bureau et la salle à manger, venaient les Polignac, certains membres de la famille de Broglie, nombre d'écrivains, Maurice Donnay qui me semblait avoir un faible pour la maîtresse de maison et tant d'autres. Je me souviens que la très jeune Comtesse de Paris me refusa les petits fours que je lui offrais en prétextant de « sa ligne », ce qui me parut étrange car, si je me souviens bien, elle était mince et l'expression était nouvelle pour moi. J'aperçus un jour, chez elle, la Comtesse de Noailles, plus que ténébreuse, tenant son public envoûté par sa parole. On voyait aussi « Les Tharaud » dans le tram qui remontait avenue de Neuilly. Ils étaient accompagnés d'une femme forte, la femme de l'un d'eux, je ne savais jamais lequel, et je craignais ces rencontres car il fallait donner ma place et, jusqu'à la Porte Maillot, j'étais écrasée ou projetée sur les grandes personnes.

Un soir, j'étais seule chez Léontine Zanta, au 5^e étage. Elle passait la soirée chez les Polignac. Marie, la bonne à tout faire, aux lunettes comme de grosses loupes, était montée au 6^e. On sonna. J'hésitais un instant puis j'allais ouvrir. Je vis un grand nez et un sourire aigu, tout accueil et joie. Je lui dis que Léontine Zanta était sortie. Il ne fut pas décontenancé. Il ne devait pas s'arrêter à l'échec. Il me demanda de l'écouter et de transmettre sa demande, le soir même, à la maîtresse de maison. Il était tard, mais je fus tout oreille. Il me raconta que, dans les tranchées, il avait rencontré beaucoup de soldats illettrés, avides de savoir. Il avait organisé avec des camarades des sortes de cours suivis dans l'enthousiasme et, la guerre finie, alors qu'il faisait sa thèse de Normalien à la Fondation Thiers, il avait fondé avec des Étudiants de Grandes Écoles les Équipes Sociales, où les différences disparaissaient pour faire place au

dénominateur commun : l'homme. Il voulait que Léontine Zanta fasse le lendemain un article dans « l'Écho de Paris » d'Henri Simon. Il fallait rassembler les personnalités : Lyautey, Jean Brubne et d'autres qui donneraient au mouvement le poids de leur autorité. Il parla longtemps, comme un torrent qui s'écoule, reflète des tas d'images et s'en va droit au but. Son but, c'était le partage, l'épanouissement des êtres et cette joie qu'il puisait au tréfonds de lui-même, débordante, confiante, et qui fit de lui un pêcheur d'hommes.

J'étais bien jeune, mais il n'en tenait pas compte. Il m'embrigada comme il en embrigada tant d'autres. Et quand il partit, nourrie de son enthousiasme, j'étais prête à transmettre avec force son message, ce que je fis tout de suite quand Léontine Zanta rentra. Elle voulut m'interrompre, mais il n'y eut rien à faire, elle dut m'écouter jusqu'au bout et, le lendemain, écrire l'article. Pendant 40 ans, Robert Garric fut pour moi le Saint Vincent de Paul du siècle, l'ami, le frère, car nous nous partageons Maman qu'il vénérât. La Bretonne et l'Auvergnat étaient faits de même glaise.

Quelques jours après sa visite, avenue de Madrid, eut lieu la réunion à Belleville, et Garric insista pour que sa jeune messagère y fût présente. Léontine Zanta ne pouvait le lui refuser, il avait des arguments d'une telle gentillesse. Il donnait aux jeunes une place qu'ils n'avaient pas en ce temps-là, comme s'il protégeait en eux la dignité que chaque être humain porte en lui, dès l'enfance.

Cette soirée, comment la dire ? Il faut l'avoir vécue, ça touche à l'intime. Réduite aux images extérieures, voilà une grande salle de cinéma et sur l'estrade, de jeunes gamins de la Butte qui s'expriment avec une vérité troublante par des gestes, des jeux, une recherche. Une brève image remonte, celle d'un

adolescent mis en face de tableaux sans valeur et d'un chef-d'œuvre, dit des uns : « Ça représente ceci ou cela, mais c'est mort », et d'un Impressionniste tout à coup atteint : « Ça représente la Seine à tel endroit... mais plus beau... on dirait qu'il l'a vue... au-delà. » Le gars semble avoir reçu un coup au cœur ; nous aussi, car son hypersensibilité perçoit la beauté, ne demande qu'à la connaître, mais il faut l'y aider. Lyautey fut accroché ; je le voyais de profil, le visage tendu, toute écoute. Il devint l'ami de Garric qui l'évoqua magistralement en écrivant sa vie. Ce soir-là, il fut acquis aux Équipes. Cela rejoignait sa conception du « Rôle social de l'officier ». Noblesse oblige. Aucun paternalisme. Ses jeunes collaborateurs étaient, avant tout, ses amis mais il propageait la flamme qui était en lui. Je le revois dans son appartement de la rue Bonaparte, préparant je ne sais quelle construction de ville au Maroc. Le pas rapide, les cheveux en brosse, il mène le groupe. « Nous sommes pressés, ce matin, Messieurs, allons lentement. » C'est l'homme. Il a une vue d'ensemble, à la hauteur de son génie, mais il veut qu'on tienne compte de tous les détails, sans en omettre aucun. Pour cela, il faut être attentif.

Attentif, Garric l'était aussi, mais plus aux êtres qu'aux choses, il me semble.

Un jour, il me demanda de faire la jeune fille de la maison à la Fondation Thiers. Il recevait les retraitées, naguère enseignantes, si je ne me trompe, qui occupaient une des ailes de la maison, alors que de jeunes étudiants, comme lui, occupaient l'autre aile. Il me dit que je trouverais tout le matériel dans un tiroir de sa commode et je trouvais, en effet, de belles boîtes de gâteaux mélangées à des cravates et du linge... Après cela, tout bien arrangé, les vieilles dames furent reçues avec une gentillesse parfaite, le geste et l'ambiance y étaient.

Une autre fois, il me chargea encore d'une mission, plus délicate celle-là. On l'avait alerté : les marins bretons, au retour de la pêche, ne savaient où aller. Leur pauvre maison, faite d'une pièce unique, encombrée d'enfants, ne favorisait pas la détente. Il n'y a que le bistrot, et la tentation de l'alcool qui fait des ravages. On devait au plus tôt trouver une solution. Ce fut « L'abri du Marin » animé par des Équipiers, entre autres le Père Lebreton de Saint-Malo. Pour le départ, l'Église catholique étant reine avec son réseau de prêtres, l'autorisation de l'Évêque s'impose. Monseigneur Duparc vient parfois déjeuner chez ma grand-mère. A cette occasion, il faut que j'emporte le oui nécessaire. Cela me paraît inconcevable. Si même je sers le café, je ne m'adresse jamais à Monseigneur. Je me mets à genoux et il me donne son anneau à baiser. Il est beau, comme sorti d'un vitrail, avec des cheveux blancs demi-longs et des traits émaciés, mais d'origine modeste et d'un traditionalisme impensable aujourd'hui. Je sus, plus tard, lors de ma confirmation, qu'il donnait à la lettre une vraie gifle plus qu'une tape symbolique. Comment ébranler un tel homme, même pour le bien évident de ses ouailles ? J'eus beau essayer de me soustraire à l'épreuve, Garric fut gentiment inflexible. Il fut fait comme il voulait.

Une fois à Odet, toute tremblante, et ce n'est pas une image, j'offris café et sucre à Monseigneur. Me voyant trembler, il me demande, un peu moqueur, s'il m'effraye. Alors je lui avoue que oui, parce que j'ai une grâce à lui demander. Et je me lance dans ma petite histoire, troublée et avec froid dans le dos, et des jambes de coton, mais sans omettre un mot de ce qui m'a été dit. L'Évêque sourit et, quand j'ai fini, il me met sur le gril en me disant : « Ma parole, ce Garric est votre "firti", ma petite Francette. » Je ne connais pas le terme, mais



n'est-ce pas conter fleurette comme on effeuille une marguerite en jouant. Je ne joue pas, c'est sérieux. Il y a des marins qui rentrent ivres à la maison, battent femme et enfants et mettent tout le monde dans le malheur parce qu'ils ne peuvent s'évader que par l'alcool. Je le dis en bafouillant, mais je le dis, et je pars en pleurant silencieusement. Ce fut peut-être un argument et, plus sûrement, l'enquête fut probante, Garric eut son autorisation.

En débarquant, le marin trouva dans ces abris une bouée de sauvetage en terre ferme. Il y pouvait jouer, lire et surtout être en amitié. Le Père Lebrez, bon vivant, plein du dynamisme spirituel le plus vrai, fut un incomparable animateur. Il y en eut beaucoup d'autres.

Quant à lui, fondateur plus tard d'« Économie et Humanisme », grand spécialiste du tiers-monde — je ne sais pas si le terme même n'est pas de lui — il ne pouvait évoquer les Abris sans avoir un cri du cœur : « Ah ! Le bon temps ! »

Il allait bientôt mourir, peut-être de l'amibiase contractée en pays lointains. Mais, dans son petit bureau de la rue Saint-Honoré, encombré de papiers et plus encore de problèmes à l'échelle mondiale, c'étaient les humbles marins des anciens jours qui venaient le hanter, tant il est vrai qu'un échange d'homme à homme est sans prix.

Garric, lui, se laissait dévorer par les Équipes. Sa thèse était toujours remise et sa carrière passait au second plan. Mais que d'hommes de sa génération lui doivent d'avoir été précisément de vrais hommes ! Michelet et tant d'autres.

Il allait, répétant : « Il faut voir et faire ressortir dans chaque être le positif. » Et il appliquait sa maxime avec un art suprême. C'est pour cela qu'il faisait merveille auprès des jeunes que sa confiance ouvrait à tous les espoirs. Cette façon

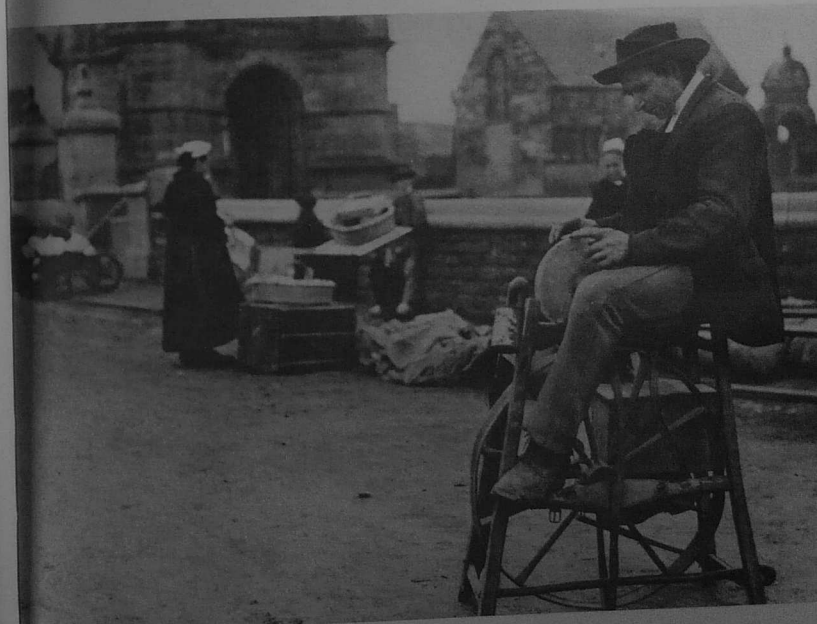
d'effacer le défaut et de faire ressortir le valable était faite d'abord de l'humilité de cet être si doué. Son esprit critique s'y était exercé et son extrême discrétion à base de délicatesse protégeait ce regard perçant qu'il dirigeait sur les humains pour les faire accoucher d'eux-mêmes. Son écoute passionnée était compassion véritable ; il portait déjà en esprit votre fardeau. Alors, il vous regardait jusqu'à l'âme ; plus de tension, une sympathie étale. Avec grande confusion, il m'avoua un jour : « J'étais très critique, j'ai dû me reprendre. » Quelle réussite ! Jamais, en ces longues années, je ne l'ai entendu dire le moindre mal. Par contre, il décelait, surtout chez les humbles, des qualités qui faisaient son admiration. Son livre sur Belleville montre la sève spirituelle de ce peuple de Paris dont il était proche.

Beaucoup plus tard, quand, s'oubliant, il accepta d'être en 1940, Délégué général du Secours National, il sut à travers toute la France créer un réseau d'admirables dévouements. Certains membres venaient de Belleville. Tous savaient aider car ils aimaient. Lui-même faisait accepter un don comme un service à lui rendre. Cette délicatesse, il la devait à un commerce intime dont il ne parlait jamais. Il faut l'avoir vu, la tête dans les mains à la Chapelle de la rue du Bac, coulé au fond de lui-même, absorbé par la source même de sa générosité sans faille.

Après la guerre de 1940, il fut mis à l'ombre en Hollande comme Vichyssois alors que je l'ai vu, le premier, applaudir le message du Général de Gaulle. N'importe, il aima et fut apprécié de ses étudiants en Hollande, comme il déchâna des ferveurs au Brésil. Rappelé ensuite à Paris, pour diriger la Cité Internationale Universitaire, il s'y tua à la tâche, apprécié de tous. J'entends le ton d'un de ses étudiants gauchisants me

disant : « On n'a pas les mêmes idées, mais M. Garric on ne peut que l'estimer. » Après un premier infarctus, il aurait dû s'arrêter, lui qui, jusque là, avait gardé, comme il disait « appétit de jeune homme » ne faisait plus qu'éparpiller ses aliments dans son assiette. Il respirait avec peine, mais son accueil a été, jusqu'au bout, total. Il écoutait sans broncher, proposait des solutions, et tout de suite, téléphone en main, il tirait les fils pour tisser une aide solide. Les bonheurs, son entrée à l'Institut, l'avaient laissé aussi humble.

Mon regard d'enfant ne m'avait pas trompée. Un sourire comme le sien, on l'accueille. C'est un don unique fait par un être unique.



VISITE CHEZ BERGSON

Léontine Zanta, dit-on, était la meilleure élève d'Henri Bergson. Un jour, elle m'envoya porter je ne sais quel message au Maître qui occupait un modeste appartement rue Vital près de la rue de Passy et croisant la rue Nicolet. Il faisait sombre. Je fus reçue par le philosophe lui-même. Bref instant que je ne saurais oublier. Il écoutait comme je n'ai jamais vu écouter, de tout lui-même. Ses yeux ne me quittaient pas et, en même temps, semblaient plonger dans l'abîme de lui-même, d'où un échange extraordinaire au-delà des mots. J'eus l'occasion de le revoir et de connaître sa femme et sa fille Jeanne, sourde-muette et qui dessinait d'extraordinaire façon. Elles se convertirent toutes deux au catholicisme après sa mort, je crois, alors que Bergson lui-même, si proche de la spiritualité chrétienne, ne voulut pas, durant la guerre de 1940, se désolidariser des siens, les Juifs étant à l'épreuve.

Je connus beaucoup d'autres personnalités. Les énumérer

ne sert à rien. Par contre, le Paris d'alors a pour moi valeur d'une vraie personne. Les automnes pressentis en Bretagne et naissant à Paris, quelle gloire ! La traversée en bateau-mouche de cette ville ailée ; la lumière d'or qui l'encensait semblait aussi l'élever en offrande. Et que ce fût ses tours, celles de Notre-Dame ou de Saint-Jacques ou la flèche de la Sainte-Chapelle, tout visait le ciel. De la Seine, elle apparaissait déliée, belle, avec des traits d'esprit que sont ses monuments et ce ciel où tout s'inscrit en légèreté : nuages, ou bleu impalpable, courbes des ponts, arêtes des toits...

On aimait Paris de loin, on le retrouvait comme un être proche, mais après, venait le long hiver morne et la Bretagne lointaine tant désirée ; les va-et-vient entre Paris et la Bretagne se superposent dans le souvenir sans ordre chronologique. Mais quand s'éveillaient les beaux jours et qu'on repartait vers notre bout du monde, c'était remonter le Temps qui semblait immobile, c'était aborder un îlot de coutumes qui dataient de toujours et auquel s'intégraient des figures et des façons à jamais révolues...

ODET

En rentrant de Paris, nous aimions bien Odet, les ouvriers amis qui portaient tous un nom et une histoire, la cloche qui sonnait pour annoncer la relève, deux fois par jour, la Chapelle avec ses beaux saints de couleur aux visages comme ceux des vieux paysans aux traits burinés, expressifs, qui avaient l'air de nous sourire du regard et puis il y avait le prisonnier de son amour au tabernacle, avec la petite lampe à huile qui, devant lui, clignait sans cesse.

A part le ronronnement sourd des machines, aucun bruit saillant ne venait disperser la pensée comme en ville. Alors, on essayait d'écouter ce qu'avait à nous dire le silencieux et c'était de s'effacer, de lui obéir, ce qui n'était pas facile, de pardonner quand on nous avait fait de la peine et ce n'était pas facile non plus, mais surtout de lui laisser prendre notre place. Ça, on n'y arriverait jamais, il n'y suffirait pas de toute la vie. Mais, quand on était petit, cette démission active, car il

fallait lutter sans cesse pour le laisser nous habiter, ça nous paraissait accessible.

Nous n'avions pas encore d'arêtes, de bosses d'orgueil ni les opacités qui naissent plus tard quand nous voulons nous affirmer, faisant obstacle au trésor du silence vivant et de tout un monde qui est en nous et que nous ne savons pas écouter.

En entrant dans la cour, les courlis à la poursuite des petits mouchérons dans l'air faisaient de grands cercles dans le ciel en poussant des cris aigus. Les rhododendrons mauves de la montagne de grand-maman — une colline haute de 300 mètres, sans doute, n'était à Pâques qu'une masse de fleurs mauves avec parfois un rhododendron pourpre, égaré là et dans sa gloire. A cette époque-là, il y avait aussi les Azalées de tous les tons, à commencer par les ocres naturels et, plus chevelus et odorants, mais ensuite venaient les roses, les rouges, les violacés, tout un prisme éclatant qu'on admirait comme les Camélias hauts de plusieurs mètres aux fleurs de marbre rouge ou blanc qu'on aurait dit impérissables tant elles étaient bien sculptées. Quand tout cela était passé, restait cette nature belle, plus vivace et heureuse que celle des jardins de Paris et de notre cher Pré Catelan si fleuri et bien peigné, mais un peu trop, il y manquait le naturel.



GRAND-MAMAN

De la chapelle, je me précipitais chez grand-maman en traversant le parc avec son calvaire et son if légendaire, près de la cascade. Je montais quatre à quatre les marches de son perron, puis celles de son étage pour frapper à sa porte et la trouver toujours occupée à écrire ou travailler à l'aiguille près de sa fenêtre. Après une accolade, deux ou trois remarques sur ma taille et ma mine, s'informant aussi des miens, la voilà repartie dans son travail. Je ne me sentais plus présente et m'éclipsais, gardant en moi son doux parfum, l'image de ses yeux couleur de myosotis et de sa chevelure d'argent, admirable perruque naturelle, mais, surtout, de son regard qui vous toisait et en imposait à tous.

Car c'était un personnage à l'autorité sans pareille. Petite de taille, robuste, elle devint centenaire. Fille d'un Préfet, elle se souvenait d'avoir, toute petite, été mise sur une table pour présenter des fleurs et un compliment à Napoléon III. Très

sociable, elle souffrit d'être veuve trop tôt et de vivre seule dans la vallée d'Odet, malgré la visite de ses enfants.

Elle avait une vie régulière, comme du papier à musique. Tôt levée, son lit fait, elle partait à la messe en traversant le parc avec ses cannes pour atteindre la chapelle. Là, sur son prie-Dieu le plus proche de l'autel, elle s'enfouissait dans ses prières suivant la liturgie du temps en latin dont elle connaissait la langue comme le Grec, car son père était un érudit. Puis elle s'en venait chez elle pour prendre son petit déjeuner, montait dans sa chambre faire le programme de la journée : comptes et menus, listes pour le commissionnaire qui partait chaque jour à Quimper avec sa carriole. Ensuite, c'était une course dans le bas de la montagne : surveiller les travaux, dire aux jardiniers ce qu'elle souhaitait. Pour cela, elle traversait la rivière sur le pont de bois où l'on se mettait parfois en rangs d'oignons pour des photos mémorables. La rivière retombait en cascade, elle mirait au printemps les rhododendrons dans un cortège de mauve incomparable. Au retour, la voilà dans sa chambre, proche de la fenêtre, devant sa table à ouvrage et ses travaux, ou à son bureau écrivant des lettres à l'écriture échevelée, à l'orthographe fantaisiste, mais dans un style qui nous plongeait dans une béate admiration, dépassant, à nos yeux, celui de la Marquise de Sévigné. Son imagination débordait, elle contait à merveille, on vivait ce qu'elle écrivait, on était présent comme les acteurs de ses histoires.

Au milieu de toutes ses filles chéries, son fils René — mon oncle et mon parrain — était son bien-aimé. Ils s'affrontaient parfois, mais leur amour était comme eux : entier.

Je me souviens d'une anecdote qui me frappa beaucoup. Le jour de la Saint René, revenant de la messe, ma grand-mère monta chez son fils, dans la maison mitoyenne. « Mon fils,

dit-elle, je viens t'apporter un cadeau de prix. » Lui de répondre : « Mais maman, il ne fallait pas. » « Attends un peu, tu ne vas peut-être pas l'apprécier, mais tu ne peux le refuser le jour de ta fête, à celle qui t'a mis au monde. Tu sais, la famille untel : la mère était morte l'an dernier. Le père vient de succomber laissant six enfants pauvres. Tu vas me signer un papier et les faire élever à tes frais jusqu'à leur majorité. » Ébahi, mon oncle répond : « Mais maman, tu n'y penses pas, c'est une fortune que tu me demandes... » « Je sais bien, mais tu en as une. Tu fais des placements, je t'en offre un pour l'autre monde. Tu n'es plus mon fils, si tu refuses. » Après une grave discussion, le pacte fut conclu.

Par contre, un certain soir, j'entendis mon oncle appeler maman par la fenêtre : « Viens vite, j'ai tué ma mère. » Ce n'était qu'un évanouissement provoqué par une discussion ; mais il avait eu très peur, s'empressant auprès d'elle, la comblant de gentilleses et de cadeaux ; elle le taquinait, l'appelant le « bourreau bienfaisant ». Ses colères étaient légendaires, ses bienfaits aussi. Sa mère en faisait un Dieu, au détriment sans doute d'une certaine justice. Mais quelle faiblesse ne pas avoir pour son dernier né, un garçon si beau, si plein d'audace, au charme incomparable.

Pour les gens, en général, grand-maman avait parfois des jugements sévères et la dent mordante. Ceux qui ne l'appréciaient pas à Quimper, l'appelaient « tue la mort », mais les autres admiraient leur doyenne si solide et digne qui sut, durant la guerre de Quarante, résister aux Allemands. Après l'Évêque, c'est elle qui, sur le parvis de la cathédrale, s'adressa aux femmes pour leur demander une dignité qui précisément préserverait le pays : « En ignorant les ennemis, on les efface. »

On me raconta, qu'apprenant que les occupants voulaient

loger des officiers dans sa demeure, elle les convoqua. Elle était assise dans un fauteuil et avait fait ôter tous les autres sièges. Elle leur tint à peu près ce langage : « Messieurs, j'ai vu trois guerres avec votre pays. Vous ne mettrez personne chez moi, vous auriez toute cette région de Bretagne contre vous, car je suis leur doyenne » ; et après un temps, de façon très impérative : « Messieurs, vous pouvez disposer. » Comment évita-t-elle le pire ? Dieu seul le sait. Il ne fut mis personne chez elle.

Dans la vie quotidienne, elle était très vive. Un de ses petits-fils lui demandant : « Quel âge as-tu grand-maman ? » s'entendit répondre : « On ne demande jamais leur âge aux dames. Cela se fait pour les chevaux en regardant la couleur de leurs dents. Pour moi, j'ai l'âge de mon cœur et il est aussi jeune que le tien. »

Et un jour qu'elle fleurait bon un léger parfum, je lui dis : « Grand-maman, vous êtes coquette ! — Coquette, coquette tu n'y penses pas, mais il faut se rendre aimable jusqu'au bout ! »

Une de mes tantes, séparée de son mari, éleva souvent ses enfants chez grand-maman qui avait tendresse particulière pour eux, ça va de soi. Or, à la veille de la Première Communion, il était d'usage, assez cruel, semble-t-il aujourd'hui, d'avouer publiquement ses fautes dans le cercle de famille. Plus morte que vive, la veille de Noël où je devais communier pour la première fois, agenouillée dans la chambre de grand-maman, j'avouais... je ne sais plus quoi... par exemple, j'ai mal répondu à Tante une telle ou chipé des fruits dans votre jardin. D'une petite voix ferme mais tremblant en moi-même, j'avouais mes fautes et tout le monde m'embrassa. L'année d'après, vint le tour de mon jeune cousin. Il se mit à genoux, comme je l'avais fait, mais ayant à peine ouvert la bouche,

de gros sanglots le secouèrent et grand-maman le releva, le tenant quitte. J'eus longtemps un sentiment d'injustice et, avant la lettre, celui que l'on éprouve en lisant l'Évangile des ouvriers de la vigne où les derniers venus reçurent le même salaire que ceux ayant supporté le poids du jour. Le Seigneur est miséricordieux et nos balances dérisoires.

Pour grand-maman, pourquoi eut-elle un tel rayonnement, même au-delà de la famille ? Je me le suis souvent demandé. Sa culture, sa dignité, sa puissance de travail ? Non, bien au-delà, un sentiment de grandeur. Elle savait se gouverner. Elle animait la vie et avait le contact avec chacun, car elle faisait sienne la peine ou la joie des autres.

Ainsi elle entraînait dans le courant de vie dans le flot tumultueux qui nous emporte tous ; mais où elle restait et resta jusqu'à la fin debout dans un geste de Foi que rien ne pouvait ébranler.

CATÉCHISME

Maman faisait le catéchisme dans tout le bourg et au-delà, en breton, je vous prie, car tous les enfants ne parlaient pas français. En un temps, il y en eut un d'insupportable qui mettait la pagaille et qu'elle n'arrivait pas à maîtriser. Un jour où elle faisait le catéchisme dans une pièce munie d'une cheminée à volet de fer, elle appela le chabuteur et lui dit : « Toi qui es malin, on me dit que l'on voit le jour en entrant dans la cheminée ; je suis trop grande pour y entrer ; mais toi, tu vas sûrement y arriver et le savoir. » Il entre, en effet, en se faisant petit, et maman referme tranquillement le volet. Il reste tout ce temps enfermé pendant que dure la leçon et malgré ses coups dans le volet. Les enfants partis, maman le délivre et lui dit : « Je regrette de t'avoir enfermé mais je ne comprends pas qu'un chef comme toi ne veuille pas m'aider à gouverner les autres. Veux-tu être mon lieutenant ? Je te fais confiance. » L'enfant pris de fierté accepte et, de ce jour, la paix règne. Apprit-il la leçon ? Plus tard, il se fit prêtre.

Quant à moi, maman me passait les plus petits ou les plus ignares. Aux petits j'enseignais le signe de la croix en le leur faisant faire encore et encore, alignés sur le muret de la cour dans l'usine. N'était-ce pas tout notre Credo en trois gestes ?

Aux plus grands, j'essayais — l'ayant appris par cœur — de leur faire dire le Pater en breton. Ils se moquaient de moi et me tiraient les cheveux dès que j'avais le dos tourné. Ils surent quand même leur prière lorsque le Recteur vint les interroger. Mais ils me tiraient toujours les cheveux, la tentation était trop grande. J'étais fière, j'encaissais sans rien dire, mais après, j'allais pleurer à la Chapelle et je disais : « Mon Dieu, j'essaie de Vous servir et voilà ce qu'ils me font ! » De sa croix, Il avait l'air de me répondre : « J'ai essayé de les instruire et ils m'ont mis à mort, tu vois. » Alors je me trouvais très heureuse de n'avoir que les cheveux tirés.



Maman et moi ne faisons qu'un. Nous pouvions nous affronter, c'était nous affronter nous-même; nous nous faisons confiance absolue et son abnégation était totale. Elle incarnait le « Aime et fais ce que voudras » de saint Augustin. Mon enfance sous son aile n'a été que chaleur humaine. Elle se prodiguait aux autres, mais j'étais la vie de sa vie. Tous ceux qui l'ont approchée l'ont senti. Quand je tombai malade, elle me soigna inlassablement pendant des années, et contre toute raison crut que je guérirais. Il est vrai que sa foi de Bretonne ne concevait pas le doute. Elle fit, paraît-il, le pèlerinage à Lourdes pour demander ma guérison, cela à pied, de Bretagne, pendant des semaines, en priant le long du chemin : elle ne me le dit jamais.

Mes épreuves morales, à la fin de sa vie l'atteignirent; et le Père Zündel comme moi eut le sentiment qu'elle en mourut. J'eus le privilège de tenir sa main à peu près constamment pendant ses 22 jours et 22 nuits d'agonie. Je ne m'en suis jamais remise. À la minute suprême mon mari prit son pouls jusqu'à ce qu'il lui échappât. Pendant les instants qui suivirent, il sanglota comme je n'ai jamais vu homme le faire. Quant à moi, depuis, une ombre me recouvre.

Léonie Bollere, Madame Yves Charuel du Guerand

SŒUR FÉLICIEENNE

Quand vint le temps de ma Première Communion, j'y fus préparée par sœur Félicienne.

Elle dirigeait une grande maison d'École au bourg d'Ergué-Gabéric, à 5 ou 6 kilomètres de la maison et de l'usine. Nous y allions et en revenions à pied. En fait, c'était notre paroisse car nous n'avions qu'une chapelle.

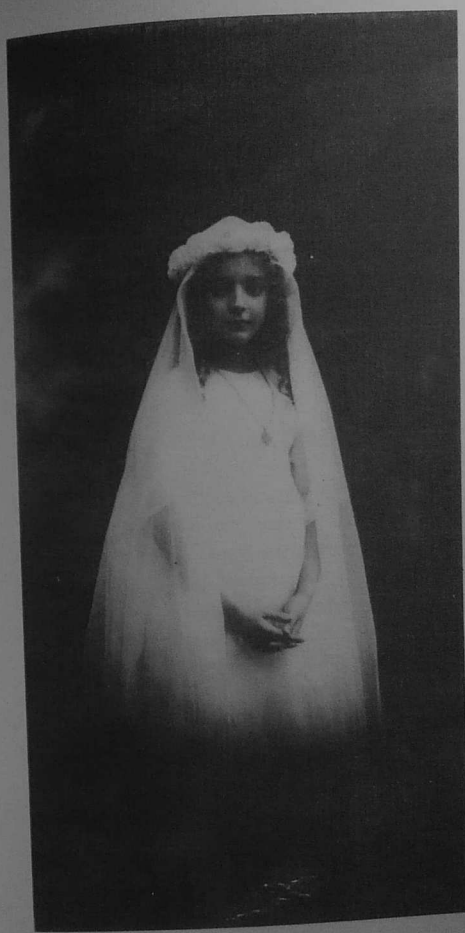
Cette sœur était fille de riches paysans des Côtes-du-Nord. Une vocation de Fille du Saint-Esprit, à la robe blanche, s'était imposée à elle avec tout le feu de son tempérament qu'on sentait impétueux et entier. En me préparant à ma première communion privée, elle ouvrit pour moi les richesses de sa vie intérieure qui n'était que don. Après une longue préparation où elle me montrait par son exemple que Dieu est en nous et que c'est dans le silence de notre cœur qu'il faut le chercher.

Une fois, par grande faveur, elle m'emmena dans sa chambre. Il n'y avait absolument rien dans cette pièce qu'une

grande caisse de bois blanc donnée par mon arrière-grand-mère et qui lui servait de lit, d'armoire, de table et de chaise en même temps. Elle me dit : « Je ne veux rien posséder car le Bon Dieu nous demande d'être pauvre. Il sait pourquoi. On ne se préoccupe plus de rien quand on n'a rien. Je prends encore trop de place. Quand je serai réduite à rien, c'est Lui qui sera là, il m'aura absorbée. »

Je ne comprenais peut-être pas très bien les mots, mais les enfants sentent le vrai et ne s'arrêtent pas aux obstacles des expressions qui trahissent. Je la voyais servir les autres, les enfants, les malades jusqu'à l'épuisement. Elle avait un visage un peu coupé au couteau, aux larges traits et fané par l'âge déjà et la vie rude, mais lumineux, avec un extraordinaire sourire qui venait de l'intérieur, non pas figé, mais irradiant.

Elle m'embrassait rudement, me bousculant parfois ; mais quand il s'agissait de préparer la venue du Seigneur chez ce jeune être, elle y mettait une délicatesse, une ferveur qui me faisaient soupçonner ce qu'est une grande amoureuse. Le roi suprême allait venir : il fallait qu'il n'y ait aucune poussière en moi, des fleurs partout : c'étaient les petits sacrifices, et elle savait les faire naître par bouquets. J'entrais dans le mystère de la communion avant de le vivre vraiment.



MA PREMIÈRE COMMUNION

Fut une sorte de plongée dans le mystère dont je sortais à peine. C'était par une nuit de Noël pendant la guerre de 14. J'étais très petite, préparée par la Sœur Félicienne et consciente à un point que je n'ai jamais retrouvé, ma vie durant.

Première Communion privée, elle fut solennelle sur tous les plans. Mes parents et les circonstances en firent à tout jamais la Fête de mon enfance. Maman avait pris un simple rideau de tulle dont elle fit robe et voile encadrant mon petit visage dans sa mousse de cheveux blonds. Père Yves, que j'appelais ainsi pour le différencier de mon grand frère qui avait même prénom, déroula de la maison à la Chapelle un feutre de l'usine en guise de tapis pour préserver mes petits pieds.

Dans la tendre Bretagne, il neigea, comme je l'avais souhaité : de petits papillons blancs qui se perdaient dans la nuit. La Chapelle n'était que lumière : le chœur, bien sûr, avec tous les cierges, mais les murs aussi où Maman avait installé

de petits gobelets de cire qui, avec leurs flammes clignotantes, avaient l'air de respirer.

Mon prie-Dieu avec son grand cierge était tout seul, un peu en avant de l'assemblée. Mais tout cela n'était rien, je fermais du reste presque tout le temps les yeux. Je n'étais que silence et attente inondée de joie pressentie, me sentant si petite et légère, très éveillée, malgré l'heure, et toute écoute.

Le rituel fut très simple. Le jeune prêtre qui me communia, tout blond, lui aussi, et en permission, fut tué quelques jours après en retournant au front. Il célébrait très recueilli en lui-même et quand il posa l'Hostie sur mes lèvres, ce fut une présence : aucun choc, une douceur envahissante. J'aurais voulu que cela durât toujours. Après la messe, il y eut le réveillon, toute la famille. On m'embrassait beaucoup, mais je montais très vite me blottir dans mon lit et la douceur veillait en moi.

LA PETITE MARIE

Maman sillonnait la campagne pour voir les malades les plus démunis car les médecins se faisaient rares en ce temps de guerre.

Au bourg d'Ergué-Gabéric, elle allait voir une petite fille de mon âge qui se mourait de tuberculose. Je n'avais pas le droit d'entrer, car c'était contagieux, me disait-on. Maman laissait la porte entrouverte. J'apercevais une petite épaule squelettique qui dépassait du drap et un minuscule visage tout rouge comme un coquelicot déjà fauché qui se dégonfle. Elle souriait et comme j'apportais un livre d'images ou une poupée, elle m'envoyait un baiser d'une main transparente d'un fragile ivoire.

Sa maman l'avait eue d'un homme qui était parti. La pauvre femme se louait quand elle pouvait dans quelque ferme pour les travaux les plus durs. Alors l'enfant passait tout le jour seule près de ce qu'on appelait la fenêtre, une sorte de fente dans la cloison de torchis.

La marmite sur la braise contenait Dieu sait quoi de tiède qu'elle allait boire comme un petit chat dans son écuelle. Il fallait réveiller le feu avec des brindilles de bois que la maman ramassait. Cela donnait quelques flammes qui s'éteignaient vite. Elle aussi mourut, venue, partie, et ce mal au corps, pourquoi? On lui avait parlé du petit Jésus, lui aussi, né pauvrement, plus tard écartelé sur du bois. Pourquoi? Il le savait, lui, mais cela n'avait pas supprimé le mal. On pouvait tout juste lui tendre la main.



KERDEVOT

Le plus proche pardon de chez nous était celui de Notre-Dame de Kerdevot.

On s'en allait au gré du cheval car il ne trottait guère, il y avait trop de côtes et descentes.

Après le petit chemin, on traversait la grand route et la croisée de Saint-Joachim où, aux enterrements, on devait s'arrêter pour que les chevaux respirent et prennent leur élan pour grimper presque à angle droit avec leur fardeau. On tournait à l'oblique, s'enfonçant dans les terres. Encore des montagnes russes bordées de châtaigniers à la senteur de farine quand ils fleurissaient. Et puis, des chemins creux avec des violettes pâles et des « manchettes de la Vierge » dont on ne savait pas le nom savant, mais qui étaient belles, prêtes à accompagner des gestes nobles. Toutes les autres fleurs heureuses et cachées dans les talus. Enfin venait la chapelle de granit avec son lichen d'or ; elle apparaissait dans la lumière, dégagée des

arbres qui lui faisaient cortège, des châtaigniers encore et quelques hêtres pourpres en offrande de feu, avant même que d'entrer.

La chapelle était là, toute calme aux jours ordinaires avec son rétable d'or rapporté d'Italie et ses vitraux qui brodaient des fresques de couleur multicolore sur ses murs. Comme il faisait bon prier là, une Vierge toute simple, une bonne femme maternelle prête à vous réchauffer si vous aviez froid ou vous changer d'humeur si vous étiez mouillé de larmes.

Au bout du champ d'à côté, il y avait une fontaine miraculeuse. Au temps des pardons, de vieilles femmes pieuses venaient avec des coques de noix pendant des heures et des heures en vider l'eau tout en priant pour qu'à travers leur patience cette eau retombe en bénédiction sur les leurs.

Après la grand-messe, la procession faisait le tour de la châtaigneraie. Monsieur le Recteur, sous le lourd dais chamarré, porté par les hommes, tendait le Saint-Sacrement dans un ostensor aux rayons d'or qu'il élevait à chaque halte face aux pèlerins agenouillés. Puis il l'exposait sur le reposoir tout fleuri où la flamme des cierges se penchait au souffle de l'air, lors du salut.

Beaucoup de prêtres faisaient partie de la procession et participaient aux offices. Les enfants de chœur, en robes rouges aux surplis de blanche dentelle, servaient et encensaient l'ostensor. Au départ de l'autel, un paysan portait une lourde croix, emblème et raison de tout.

Il était entouré de deux acolytes qui pouvaient lui venir en aide ou le remplacer à tour de rôle car l'honneur était pesant, c'était vraiment porter sa croix. Tout de suite avant le dais du Saint-Sacrement, après les bannières et les oriflammes, de tout petits enfants avec des sortes de calottes souvent emperlées, les petites filles avec des bonnets à grands rubans portaient, sus-

pendues au cou, de petites corbeilles remplies de pétales de fleurs et les jetaient sur les pas de l'officiant ou bien aux baltes en se retournant vers l'hostie sacrée. Ces petits faisaient pleuvoir un air embaumé et toute la fraîcheur de leur enfance. La foule répondait aux litanies, récitait le chapelet à haute voix ou entraînait en silence aux moments solennels, toute emplie de prière, non seulement de demande mais de louanges, car il faut donner pour recevoir. Cette foule donnait sa Foi inébranlable, la peine de longs trajets, des beaux habits et des coiffes bien apprêtées mais, surtout, l'offrande des cœurs qui connaissaient le lourd travail des jours et la peine de vie.

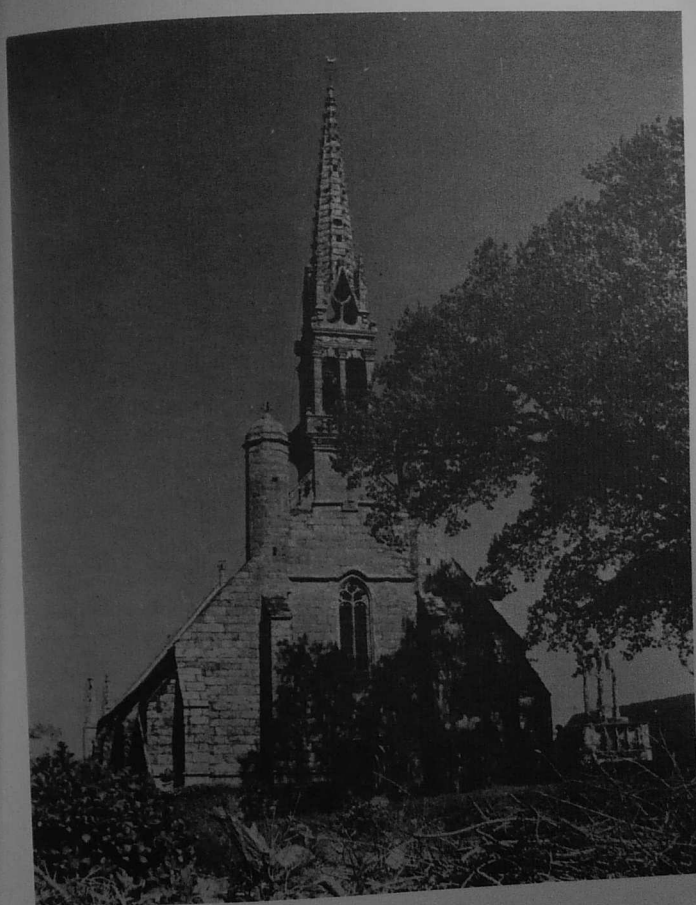
Parfois venait l'Évêque et c'était grand honneur. Avec sa lourde chape dorée, sa mitre, sa crosse, il en imposait, bénissant la foule un côté après l'autre, le temps de la procession. C'était une image vivante d'un seigneur mais d'un seigneur évangélique qui représentait l'Éternel, et baiser son anneau c'était vénérer l'autorité du Christ à travers lui.

Bien sûr, ce pardon n'avait pas l'ampleur de ceux de Sainte-Anne d'Auray ni de bien d'autres, mais en ce temps des chevaux c'était plus accessible et puis on faisait un peu partie de la famille de Notre-Dame de Kerdevot. Elle devait s'attendrir quand l'imploration venait des siens et dire : « Mon fils, viens-leur en aide » comme la première fois aux Noces de Cana elle l'avait fait. Nous l'aimions comme une mère qui ne parlait pas mais savait écouter.

Quand on nous prêtait l'auto de la Papeterie, nous allions au Pardon de Sainte-Anne-La-Palud. Là, il y avait foule et quand la procession s'arrêtait sur le haut de la falaise, le prêtre bénissant la mer dans un geste large qui embrassait l'horizon, on avait un coup au cœur.

Cette côte évoquait tant de naufrages au large et vers la

Pointe du Raz. Je vis, lors d'une tempête restée célèbre, hélas ! une barque sombrer entre la Pointe et l'Ile de Sein, assez proche pour qu'on distinguât les silhouettes des hommes à bord qui disparurent, barque et tout, au creux d'une vague gigantesque. On ne pouvait leur porter secours sans aller au-devant d'un nouveau malheur. Il faut avoir vu cela, cette mer en furie, cette impuissance tragique et quelques femmes hurlant dans le vent en voyant, là devant, leurs hommes périr, pour se souvenir à tout jamais que cette mer peut être un monstre.



LA GARENNE DU DIABLE A ODET

Plus proche de nous, il y avait des drames que nous vivions. La garenne du Diable à Odet m'en évoque un.

C'était un de ces chemins en pente qui devenait un torrent en hiver. On en voyait l'ossature, du granit. Bien sûr... Comme on trouvait parfois dans un champ le squelette d'un cheval mort, sans doute, à la tâche et que les oiseaux de proie et les intempéries avaient dépouillé de sa chair. Je veux dire que c'était à l'état pur ce que la vie abandonne. Là, sur ce chemin, il n'y avait plus d'humus et partant, rien ne poussait, rien d'humain d'où les histoires légendaires qui circulaient disant que le diable s'y promenait.

Un jour, le commissionnaire qui allait faire les courses à Quimper avec sa carriole, en revenant, ne put retenir son cheval qui s'emballa et descendit la cour de l'usine à fond de train. Sa pauvre voiture disloquée vint se retourner et s'échouer sur des marches de pierre où étaient entreposées je ne sais quelles bar-

riques d'acide qu'on me dit être du vitriol. L'homme eut le crâne écrasé entre une roue et la pierre d'un escalier et le liquide d'une barrique se répandant, il fut horriblement défiguré. Il était déjà mort mais sa vue terrifia tout le monde. On ramena le corps chez lui en haut de cette garenne du diable vers Cré Ergué. Nous allâmes prier près de son corps exposé sur la table avec, comme toujours, des cierges qui l'entouraient. Mais de sa tête on ne voyait que des bandelettes qui recouvraient son visage. Cette momie me frappa beaucoup. Il entra dans la mort sans visage.

Quand on le descendit pour la cérémonie et l'enterrement, le char à bancs tressautait dans la garenne du Diable, la bien nommée, avec un bruit infernal. Ce bruit, certaine nuit, je croyais encore l'entendre et je pensais que c'était le trépassé qui me demandait une prière.

LE TROU DU NAIN

Il n'y avait pas que des drames. Mon frère inventait mille diableries. Le trou du nain lui donna l'occasion d'en improviser une.

Tout proche d'Odet, à flanc de colline, un amoncellement de rochers. Certains branlants et en promontoire, d'autres plus enfoncés dans la terre. Il y avait une sorte de souterrain fait de larges et sombres anfractuosités.

On racontait que, pendant la Révolution, un seigneur très petit de taille, sorte de nain, s'était caché là et avait traversé la tourmente grâce aux paysans d'alentour qui lui apportaient sa subsistance.

Nous étions un peu effrayés d'aller à la découverte dans le sombre domaine.

Mon frère en tira une bien vilaine farce. Il persuada le jeune paysan un peu naïf, Corentin, d'aller au trou du nain car, lui, avait entendu une voix, mais il fallait y aller seul et marquer

ainsi son courage pour entendre la voix d'outre-tombe.

Transi et apeuré, mais honneur oblige, notre Corentin s'en va faire ses preuves de garçon sans peur. Et mon frère, caché au plus creux du trou, une bougie faisant trembler sa flamme à la manière d'un revenant, pousse d'étranges hululements qui font déguerpir notre Corentin, plus mort que vif.

Nous le laissâmes se remettre de son aventure sans le détromper, mais en secret, j'en voulus à mon frère d'avoir ainsi abusé de la crédulité du gars et l'histoire en perdit son charme.



LE CANAL

Quand nous voulions impressionner des visiteurs, nous les emmenions longer le canal par une allée du plus bel effet.

Creusé à force de bras, le canal qui donnait sa vie au moulin à papier était, aussi, sa gloire, car, avec son allée sablée, sa promenade ombrée et ses berges qui se reflétaient dans ses eaux comme dans un miroir calme, il avait grande allure. On y amenait les visiteurs à pied ou en voiture et on l'appelait, avec un brin de hauteur, la « promenade des Parisiens ». Par son air civilisé, il contrastait avec la nature sauvage et envahissante de toute la vallée.

Au bout de l'allée, les arbres s'éclaircissaient et on arrivait à l'écluse et au barrage de grosses pierres où s'écoulait, en cascade, le reste de la rivière dans un lit sinueux qui irait jusqu'à Quimper après avoir retrouvé, à l'autre bout, les eaux du canal dans un jaillissement d'écume.

En amont du barrage, l'onde tranquille était parée de

nénuphars dont on cueillait parfois une fleur au long pédoncule. Cette eau dormante faisait rêver et, plus tard, les nénuphars de Monet rappelleraient ce temps de parfaite sérénité où tout s'abolissait dans une contemplation heureuse.

Avec le plaisir vif du risque, on sautait parfois d'une pierre sur l'autre en traversant le barrage pour atteindre des prairies spongieuses et un petit sentier qui conduisait à la Chapelle de Kreisker. Il fallait demander la clef à une ferme voisine pour entrer dans un de ces innombrables oratoires du XVII^e avec son clocher implorant comme une humble paysanne agenouillée.

Quand c'était le temps des champignons, on rapportait des morilles, au printemps, ou des cèpes, à l'automne. Comme les paysans ignoraient leur saveur et avaient crainte de s'empoisonner, on emplissait de vieux parapluies, qu'on avait apportés à cet effet de moissons délicieuses.

Un soir, un paysan, après boire, en voulant enjamber le muret, se trompa et passa le parapet. Il dut faire une lourde chute dans le canal et on le trouva, le lendemain matin, tout droit contre l'arche du pont. Il avait dû lutter longtemps sans pouvoir sortir et il était mort, sans doute, de congestion.

Ainsi se mêlaient nature et tragédie humaine, joie et douleur.

LES DEUX RENÉ

Mon oncle avait un ami qui avait même prénom. On les appelait les Deux René. Mon oncle, sur ses photos, avait l'air d'un jeune Dieu. Blond, élancé, large d'épaules, il incarnait la force, l'expression du visage aussi avec son menton volontaire, la bouche, peut-être, dévoilait une sensibilité, mère de faiblesse. L'ensemble de cet être bien campé inspirait, outre l'attrait, de la puissance et de l'audace. Il en fit preuve en ses affaires qu'il développa prodigieusement.

Il fit ses études, pensionnaire à Vannes, chez les Pères Jésuites. L'amitié de sa vie fut un condisciple qui devint lui-même Jésuite : René de la Chevasnerie, mystique et fondateur d'ordre.

On me raconta que les Deux René s'étaient liés alors que le futur prêtre, très fragile, avait été battu par une bande d'élèves énergumènes. Mon oncle se fraya un passage à coups de pieds et de poings pour dégager la victime d'un jeu inconsciem-

ment brutal. De ce jour, il devint le défenseur du plus faible qui, lui, fut l'ange gardien de son ami.

Le fragile René fut atteint de tuberculose en un temps où l'on était démuni pour la soigner. Son camarade, au milieu d'une vie surchargée d'industriel, ne savait que faire pour l'entourer. Durant les accalmies, on les voyait partir en grandes randonnées. Le Père me raconta que mon oncle arrêtait parfois son auto devant un beau paysage, mer ou montagne, et ils s'unissaient pour dire « Dieu est grand » ou le penser dans un même silence.

Plus tard, quand mon oncle, jeune encore, mourut d'un cancer, le Père était à son chevet pour lui faire accepter l'acceptable dans une offrande d'amour.

Le Père survécut longtemps à son ami, dans une de ses fondations, près de Brest. Pauvre, souffrant, de plus en plus dépossédé de lui-même, n'étant plus qu'un souffle mais avec encore un sourire d'accueil dans un visage émacié, naguère si beau.



LA BONNE SŒUR

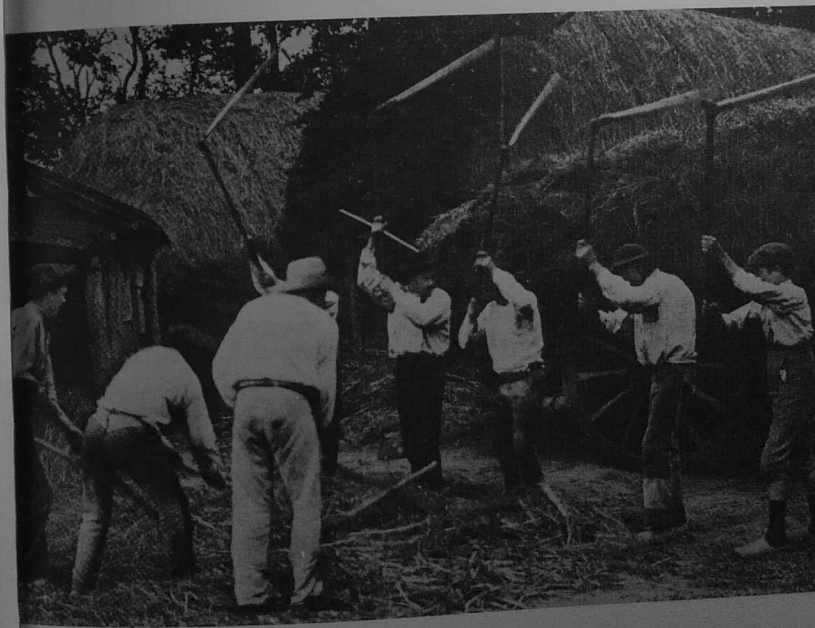
La bonne sœur régnait sur le pays. Oh ! pas de manière tapageuse ou bien autoritaire. Elle avait gagné les cœurs petit à petit, comme on avance sur une route montante vers un but aimé. Elle connaissait la souffrance de chacun pour l'avoir approchée, adoucie — que ce fût une maladie ou bien cet autre mal qui vous vient au cœur. Elle n'avait pas réussi dès l'abord, le paysan est méfiant, ne l'approche pas qui veut. Mais elle, aussi, était une fille de la terre, de sa longue patience. Elle attendait que son temps fût venu et il venait. Il vient toujours ce temps dans la vie d'un homme où la solitude n'est plus une fraîche retraite ou bien une joie à partager, mais une eau montante, sombre, qui vous emporte dans sa nuit. Dans ce temps-là, peu de visages vous offrent quelque douceur. Ceux des proches marquent l'effroi ou la pitié, plus mortelle encore. Ceux des indifférents mettent un masque d'hypocrisie parfois insupportable. La bonne sœur gardait au sien tout son naturel.

On y voyait ses rides profondes, comme le chemin des jours, son regard bleu tout plein de ciel. Et sa cornette se penchait. A mots pressés elle disait... mais que disait-elle ? Chacun en gardait le secret, car elle parlait tout bas de cœur à cœur.

On racontait qu'autrefois elle était arrivée toute jeune dans le pays. Puis elle s'était terrée longtemps dans des fermes isolées, quand vinrent les persécutions religieuses. Elle ne voulait pas quitter son dangereux costume et ne le quitta pas. Les sarcasmes, les rebuffades, elle avait su les braver tranquillement. Et son plus vieil ennemi était mort l'an dernier, enfin conquis. Il tenait buvette au coin de la place et, pendant près d'un demi-siècle, il n'eut pas d'ordures assez grossières à lui jeter quand elle passait. Pourtant, lorsqu'il tomba malade elle se présenta chez lui, mais fut mise à la porte. Ce petit jeu cruel recommença plusieurs fois, jusqu'au soir où elle poussa le pêne et le trouva seul, sa superbe était tombée comme son ancienne prestance : il souffrait. Alors, elle s'affaira. Nul comme elle ne savait vous arranger et trouver ce qu'il fallait dans un vieux babut ou une armoire à clous dorés. Il ne sut que dire : « Vous m'avez eu, ma sœur. » Elle sourit malicieusement : « Je savais bien que nous serions amis un jour. Je reviendrai demain. » Et jusqu'à la fin, quand le jour tombait, on la vit s'acheminer vers la place et la maison du coin ; sa marche avait pris ce rythme saccadé, qui projette tout le corps en avant et non plus cette souple cadence des membres jeunes. Comment suffisait-elle à sa tâche multiple, barassante ?... Dans la grande maison sur la colline, une centaine d'enfants grandissaient sous son aile. On entendait alterner les leçons épelées à haute voix monotone et le piaillage aigu des récréations. A l'église, pas une cérémonie n'avait lieu qu'elle n'ait préparé l'ornement sombre ou bien de fête, aussi varié de couleur et de symbole

que la palette du cœur humain. Par les chemins creux et par la lande, quelle que fût l'heure, elle suivait le Bon Dieu, et l'aube du prêtre, quand appelait comme un oiseau plaintif la petite cloche des agonisants. Partout on la voyait, partout où s'annonce la vie ou bien où elle s'en va. Mais combien de temps durerait encore sa « guenille », comme elle l'appelait ? La vie humaine a ses limites. La maison-mère songeait, avec sagesse, qu'elle ne pouvait durer toujours. On envoya une jeune novice, toute rougissante, comme pomme d'api, se former à son ombre. La moinelette, choisie pour sa piété, avait candeur enfantine. Elle regardait avec un peu d'effroi son modèle vénérable, que la rumeur béatifiait déjà. Elle se pénétrait de chaque mot, imitant chaque geste. Or, un jour de Fête-Dieu, alors que depuis l'aube la sœur veillait à tout, sa novice inquiète la vit, pendant le salut, dodeliner de la tête, se redresser puis tout à coup s'endormir comme un enfant, tête penchée. En sortant de l'église, la novice horrifiée n'y tint plus. Elle confia de sa voix aigrelette à l'une des maîtresses : « On m'avait dit que la sœur était une vraie sainte et voilà qu'elle s'endort devant le Saint-Sacrement... » Son ton disait assez le désarroi, l'effondrement de tout un idéal. Mais la vieille sœur, qui marchait devant avait encore l'oreille fine. Elle se retourna tout d'une pièce et avec une autorité sans réplique qui remettait les choses en ordre : « Et depuis quand, dites-moi, un vieux chien n'a-t-il pas le droit de dormir aux pieds de son maître ?... »

Ce fut tout.



LE MEUNIER

J'en reviens au retour à Odet. Très souvent, en dégringolant le perron de grand-maman, je traversais la rivière sur le pont de bois et, par un dédale de menhirs, j'arrivais au moulin.

Notre meunier, bel homme toujours enfariné tel un grand Pierrot, m'ensorcelait par son langage.

Il avait appris le Français dans des ouvrages du XVII^e siècle. Je croyais entendre un grand Seigneur de ce temps-là, qui de sa voix grave, m'introduisait à la Cour, avec son ton noble, le rythme de ses phrases, le mot propre et ce je ne sais quoi de structuré comme l'architecture du Grand Siècle au temps du Roi Soleil.

Il savait tellement bien raconter les simples événements, l'histoire du jour, que je l'écoutais bouche bée, sans plus savoir ce qu'il disait, envoûtée par la musique du verbe, rejoignant un temps révolu, y pénétrant à sa suite vers un palais merveilleux qu'on s'attendait à voir apparaître en haut de marches indéfinies

qui montaient toujours plus haut, vers un je ne sais quoi tout proche et fabuleux, tel un mirage qu'on n'atteint jamais.

* * *

Ainsi de profonds liens m'unissaient à Odet, le berceau de la famille et cette Vallée Secrète que l'enfance ressentait comme faisant encore partie du mystère de la vie. Qu'étions-nous ? Où allions-nous ? On ne savait rien les uns des autres. Une certaine pesanteur me venait parfois de tant d'inconnues.

Tout, par contre, s'éclairait quand on partait pour Beg-Meil, ce rivage tant aimé, cette pointe découpée qui s'en allait en mer, la grande vivante, redoutable et attirante qui nous tenait sous son charme avec ses bains et ses plages, l'infini de ses horizons et tout l'imprévu de ses étés remplis de jeux et d'aventure ! Maman me prenait souvent dans sa charrette anglaise et d'Odet nous faisions les trente-deux kilomètres, tout d'une haleine. A mi-chemin, entre Fouesnant et Beg-Meil, tout d'un coup, par-dessus un talus, la mer apparaissait. On s'arrêtait, le temps de la saluer. Un peu plus tard, nous arrivions dans la chère maison carrée, sur les dunes, tournée plein sud, avec un regard sur l'Ouest et la « petite mer », un bras avancé, qui s'était ouvert un passage dans les terres à la pointe de Moustierlin. Ce lac salé était un miroir au coucher du soleil. On aurait dit un feu incandescent traversé de couleurs les plus vives. Cela nous tenait muets d'admiration et notre médecin de campagne qui connaissait les déserts d'Afrique, nous disait qu'il les égalait en splendeur.

A peine descendus de voiture, on partait faire le tour des plages, car, d'une année à l'autre, elles avaient changé de visage ; les tempêtes les avaient transformées. Les rochers plus ou

moins enfouis dans le sable ne semblaient plus les mêmes, les dunes, sous l'effet du vent, étaient creusées différemment, mais les chardons bleus les piquetaient toujours et le sable fin d'une blancheur immaculée s'étendait comme un tapis moelleux plus ou moins large selon que la marée était haute ou basse.

On faisait un saut à la « grande Ferme » et la paysanne, après un triple baiser breton — symbole et sauvegarde de la Trinité Divine —, nous offrait un « petit lait » rafraîchissant. Les armoires et les lits clos paraissaient plus brillants que jamais. Le dessous des meubles était paré de sable blanc fin, ce qui les faisait ressortir comme le satin blanc d'un écrin des objets précieux.

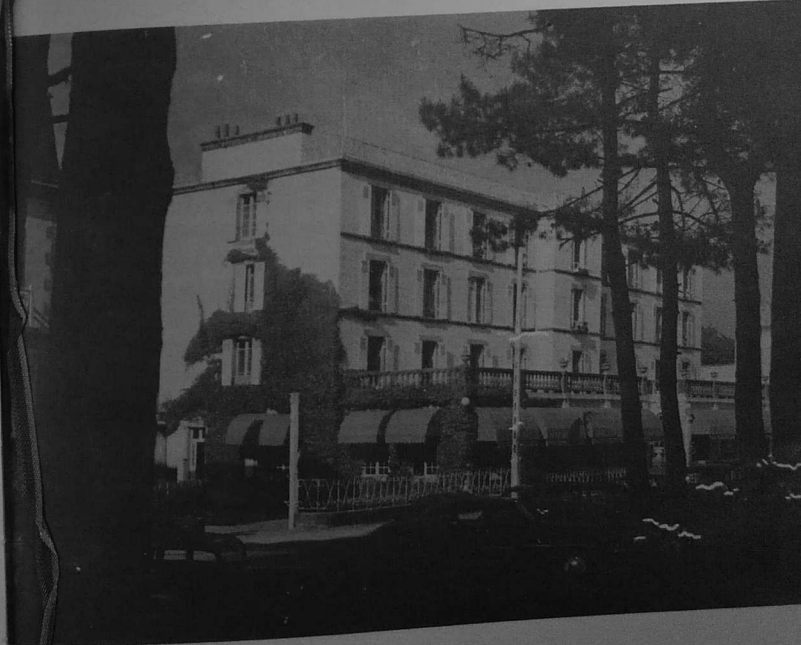
Puis venait la grande course à l'Hôtel des Dunes avec sa terrasse fleurie de géraniums grimpants et vivaces qui n'en faisaient qu'une fleur. Là, on avait le cœur battant. Qui allait-on retrouver ?

Il y venait, tous les étés, à peu près les mêmes familles aux nombreux enfants, nos bandes d'amis. Un couple de propriétaires, travailleurs, en avait fait une maison familiale. La cuisine du Père Meudon était fameuse, à des kilomètres à la ronde. Je la goûtais parfois et la humais souvent. Sa femme savait accueillir, écouter, rendre service. Alors, elle devenait la confidente des uns et des autres et, sans être clients, nous y étions des voisins bienvenus. En ce temps-là, le gain n'était pas tout, l'amitié primait. C'est aussi le sentiment qui nous faisait crier de joie en retrouvant les uns et les autres ou bien ressentir un pincement au cœur quand certains n'étaient pas encore là ou ne reviendraient plus.

Il y avait de vieilles familles du Beaujolais dont la mère et une des filles avaient des yeux de teinte violette, vraies fleurs vivantes, leurs cousins dont la mère était déjà en deuil et que le

sort poursuivait. Une famille d'Avocats lorrains dont le père, pendant que sa femme, avec sa palette de peintre, fixait des paysages, devenait chef de nos jeux et nous appelait « ma bonne petite » quand on gagnait ou pour nous encourager. Il avait inventé, pour nous tenir tranquilles, sans doute, un trophée que l'on piquait sur une sorte de gâteau de sable. Il fallait avec le nez le découper et je crois que celui qui le faisait tomber enfin triomphait. Cela exerçait la patience et on se moquait de nous quand on ne faisait pas tomber une large tranche. La famille de Châlons avait droit à la chanson : « Rien qu'à la coupe du pantalon... ». Leur précepteur, l'Abbé Bobin commença par m'accrocher rudement car je distrayais son élève pour jouer au tennis au lieu de le laisser à ses devoirs. Ni lui ni moi ne savions que nous deviendrions de grands amis et qu'il serait, dans ma vie, un des témoins les plus émouvants de Celui à qui il s'était consacré, lui abandonnant un grand don de musicien et d'artiste. Pour l'instant, lui aussi animait nos chants et nos promenades. Ah ! ces promenades où, au gré des jours, on pénétrait dans les terres ou bien le long des grèves. Comme il faisait bon respirer l'air salé, sentir le vent dans ses cheveux et toucher le sable de ses pieds nus. J'étais très timide. Un jour, une de mes petites amies parisiennes, pas jolie mais amusante en diable, me dit : « Pour qui te prends-tu ? les grandes personnes ne font pas même attention à toi. Dis-toi que tu n'es rien et alors tu n'auras aucune gêne. » Et elle m'entraîna dire bonjour à la ronde à une grande famille que nous devions saluer. A sa suite, je fis le tour de tout le cercle comme si j'étais sur un nuage sans plus penser à moi. Cette leçon d'humilité me servit. Aucune démarche dans la vie ne me coûta plus. Je m'étais effacée.

On s'exerçait aussi à traverser la peur sur la plage des Dunes, un grand rocher qui ressemblait à la tête d'un chien



avait été élu pour des sauts qui nous semblaient vertigineux. Nous l'escaladions difficilement et, arrivés à l'extrémité de sa tête, il fallait se lancer dans le vide et retomber dans du sable mou, il est vrai. Presque chaque soir, avec quelques garçons, je faisais le saut, non sans peur, mais la bravant. Un vieux monsieur prétendait que ça nous donnerait une crise d'appendicite. Il n'en fut rien mais on apprit à se vaincre comme Antoine de St-Exupéry, enfant, que sa gouvernante envoyait au fond du jardin car il avait peur du noir. S'en souvint-il lors de ses grandes courses dans le ciel quand il traversa tant de nuits et quand, pour la dernière fois, il n'en revint pas ?

Raoul Dautry louait pour sa famille une villa sur la route de Fouesnant. Sa femme blonde et myope se penchait sur les choses avec émerveillement comme un papillon amoureux proche d'une lampe.

Ses trois filles rejoignaient notre groupe et leur père, aussi, nous guidait parfois. Comme tous les chefs, il n'avait pas besoin de dire grand-chose pour se faire écouter. Il était là, ça suffisait. Administrateur des Chemins de Fer français, il sut leur donner un grand coup d'envoi et fut l'un des inspirateurs de cet esprit d'équipe qui fit merveille plus tard durant la guerre de 40 et la Résistance. Brillant polytechnicien, il ne restait pas dans l'abstrait et veillait au moindre détail. Par contre, il ne connaissait pas les imprévus de la marée. Un jour, avec lui et toute une bande, nous fûmes pris comme dans une nasse dans une plage profondément creusée dans la terre, et la mer, aux deux extrémités, nous barra la route.

Il n'y avait aucun danger si nous attendions pendant des heures que la mer descendît, mais ce serait très long, il ne faisait pas chaud et je le voyais s'inquiéter de cette troupe d'enfants impatients qui se sentaient pris au piège. Je connaissais par

cœur la côte et je pensais tout à coup que cette plage, ou plutôt la terre tout autour appartenait à une propriétaire toujours absente qui en avait fermé l'accès par une porte dans le grillage et un cadenas rouillé qu'on pouvait peut-être forcer. J'escaladais comme un chat le long du grillage, passais au-dessus des piquets, puis sautais de l'autre côté. Le cadenas céda comme je l'avais espéré et la petite porte, dégagée un peu des ronces, laissa un passage étroit vite franchi par M. Dautry et les enfants. Il était ravi de mon escalade audacieuse et me promit que j'irais loin. Il se trompa, je fis beaucoup de surplace mais j'appris cette fois-là qu'en connaissant bien les attraits, comme les hommes, on pouvait toujours trouver son chemin.

La promenade qui clôturait la journée était celle après dîner qu'on appelait faire le Boulevard et qui consistait par un chemin creux à rejoindre le Port et sa cale puis à revenir par le chemin des Dunes ayant encerclé la pointe de Beg-Meil à la nuit tombante ou à la nuit tombée, quand avançait la saison. On chantait, on jouait à de petits jeux ou on se racontait des histoires, le tout en se donnant le bras, se sentant unis les uns aux autres et heureux de l'être.

Dans le chemin creux, on trouvait des vers luisants qu'on mettait en couronne sur les cheveux frisés qui les retenaient. L'air était plein de senteurs, les chèvrefeuilles embaumaient, la menthe dans les fossés à la saveur plus âcre, le thym sauvage aux petits fleurs mauves donnaient comme aux plats un goût fin, quelques pins ici ou là, et c'était leur résine qui dilatait les narines. On suçait le cornet d'une capucine ou l'on cueillait une mûre juteuse qui faisait les dents noires. On croquait les pommes en passant sous les pommiers. Nos guides, ces pères de famille ou l'Abbé, nous faisaient reconnaître les visages étoilés de la Grande Ourse, de Vénus ou de

l'Étoile du Berger, à moins que, traversant l'obscurité comme une flèche, une étoile filante nous fît prononcer un vœu dont on gardait le secret. Quand on cherche à s'accrocher à ces souvenirs d'enfance, ce sont de petits riens, mais leur ensemble enivre. C'est toute la pâte humaine qui gonfle pour faire le pain. Jamais plus il n'y aura autant de promesses, autant de petites sensations nouvelles, de découvertes enrichissantes, de joie au cœur sans raison parce qu'on grandit, parce qu'un mot gentil, une main chaude, un sourire vous sont offerts ou qu'on les donne comme ça, pour rien, dans un élan.

Nous allions nous coucher fourbus. À peine dans les draps, le sommeil nous embarquait vers d'autres songes qui continuaient ceux du jour.

BOT CONAN

Parfois, maman m'emmenait faire la course de Bot Conan.

En longeant la Baie de la forêt, on côtoyait toutes les plus belles propriétés de l'endroit qui s'en allaient jusqu'à la mer comme des tapis de fleurs. Tout poussait à profusion avec les hivers sans gel, les plantes vivaces s'en donnaient à cœur joie, fleurissant et refleurissant. Les massifs d'hortensias descendaient en foule sur les pelouses, les roses étaient partout, mimosas et eucalyptus se croyaient en pays tropical. Maman allait chercher des légumes dans cette propriété de Bot Conan qu'un grand médecin parisien, le Docteur Guyon, sauf erreur, avait acquise à la fin de l'autre siècle. Le château n'était qu'une grande maison toute blanche mais, vue de la plage, là-haut dans son cœur de verdure, elle avait l'air d'une mariée. La famille n'y venait presque jamais et le maître jardinier, sorti de l'École de Versailles, avait fait des jardins potagers entourés de hauts murs des réserves de Gargantua où l'on trouvait tous les légumes de la création, tellement beaux et heureux dans leurs plates-

bandes, vraies tapisseries, que c'était pitié de les cueillir mais délice après de les manger.

Le maître jardinier lavait ces légumes choisis dans de grandes barriques coupées en deux qui, à chaque coin du jardin, servaient à l'arrosage. Il le faisait avec soin, en gestes lents, et chaque botte de légumes formait un vrai bouquet. Rien ne se perdait ni ne s'abîmait, par respect pour ces produits du labeur.

On revenait avec de grandes panières toutes emplies de ce que la terre produit de meilleur, de juteux, de vivace et qui allait faire pousser nos jeunes vies.

Le long des hauts murs, des fruits en espalier mûrissaient dans la tiédeur de l'air ou au moindre soleil. On allait parfois dans le fruitier, fermé à clef, où l'on pénétrait à sa suite comme dans des chambres secrètes et là, bien au frais, sur des étagères à claire-voie, reposaient une multitude de poires et de pommes toutes rangées par familles et qu'on goûtait rien qu'à les voir tant elles étaient belles : rouges, jaunes ou grises avec des noms qu'il prononçait respectueusement comme celui de personnes à honorer. Leur senteur mélangée ressemblait à celle un peu trouble de l'encens dans l'Église après l'Office.



LA MOISSON

A la mi-été, les champs devenaient comme de l'or et l'on moissonnait l'avoine et le froment qui, en grosses bottes, s'en allaient dans les charrettes vers les fermes. Alors parvenait le ronronnement de la batteuse, un peu triste et qui hante longtemps. Je crois l'entendre parfois comme un écho lointain. Cela venait d'une ferme puis d'une autre, car on se prêtait main forte et on allait ainsi, en faisant le cercle des grandes terres. Dans les petites fermes, on battait encore le blé au fléau.

Elle trônait, cette machine, au milieu de l'aire, activée par un cheval qui tournait en rond comme au cirque, et le conducteur, avec son grand fouet, devait faire attention de ne pas mettre le pied dans l'engrenage sans risquer d'y perdre la jambe.

J'entendis dire, horrifiée, qu'un malheureux, la jambe prise, avait dû attendre des heures avant d'être dégagé, la machine se démontant mal, on ne pouvait pas l'abîmer. Un tel capital !

La poussière aveuglait, la paille se piquait dans les vêtements et les cheveux, on avalait un air gluant, mais la gueule de fer grande ouverte déversait les grains précieux dont serait fait le pain, élément essentiel alors et, partant, sacré. Jamais on n'aurait songé à en jeter la plus petite parcelle, il représentait la vie et la peine humaine.

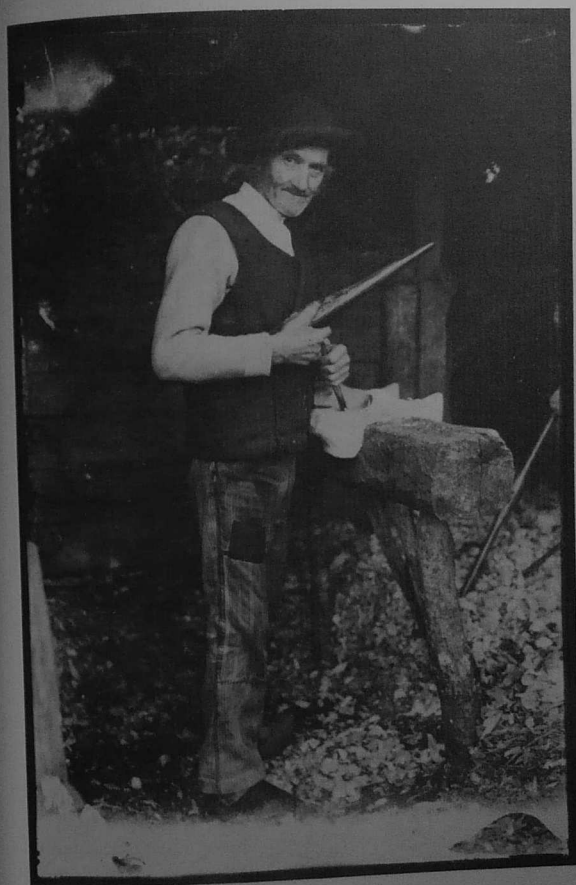
LE SABOTIER AU CERCUEIL

Mais rien ne remplace dans mon souvenir les visites que nous faisons, dans un hameau proche, à un sabotier qui faisait notre joie. D'abord, dans son penn-ti, le bois frais entreposé avait cette senteur qui ne peut se dire, faite du suc le plus subtil et le plus troublant.

Mais le voir travailler, c'était bien autre chose. Voilà qu'on assistait à une naissance, tout saisi de voir sortir d'un morceau de bois informe, par petites touches, d'abord, le contour d'un sabot puis, en le creusant, la place qui n'attendait plus qu'un pied agile pour se mettre en marche.

Nous pouvions rester des heures, médusés, gonflés de joie, voir naître une paire de socques couleur de chair qui allait s'ajouter à la pile, attendant dans un coin les heureux marcheurs. Dans ces sabots remplis de foin, bien au chaud, on pouvait aller par n'importe quel chemin de boue et naviguer sans rien sentir avec ces sortes de barques stables.

On racontait une étrange histoire au sujet du sabotier qui vivait seul et pauvre, n'ayant qu'un trésor : une armoire qu'il avait façonnée bellement dans un bois dur et poli, mais qu'il réajustait sans cesse, car elle était à ses mesures et devait lui servir de cercueil. Elle était face à la porte, levée contre le mur et l'attendait. Il en parlait comme d'une amie dont il était fier. Était-ce sa façon à lui de s'embarquer pour la traversée éternelle ?



LE CANTONNIER

L'été finissant, Beg-Meil se vidait et paraissait une ruche abandonnée. Nous prolongions notre séjour et nous avions plus de contacts avec les gens du pays. C'est ainsi que je connus le cantonnier.

Quand notre chère Mama entreprenait un gros travail ou l'avait accompli, au bout du jour, elle se parlait un peu à elle-même, se plaignant dans un murmure : « C'est pire que de casser des cailloux sur la route. » On aurait dit qu'elle invoquait l'enfer.

Je fus donc très surprise quand, après la saison, je rencontrai, une fois, le cantonnier dont c'était le métier et qui semblait le plus heureux des hommes. Il apparaissait avec sa charrette à bras, attelée à son chien quand, les étrangers partis, la route reprenait son calme et que disparaissaient avec eux les nuages de poussière soulevée deux fois par jour par l'autobus bringuebalant chargé de paquets de toutes sortes sur son toit et bourré de voyageurs à l'intérieur ou des chars à banc tressautant à

grand bruit, fouet au vent ou les rares De Dion-Bouton pous-sives, mais celles-là étaient le plus souvent arrêtées avec un pneu crevé ou en panne mystérieuse que le conducteur, capot levé, examinait perplexe.

Notre cantonnier chaussait de grosses lunettes grillagées pour se protéger des éclats pierreux. Cela lui donnait une étrange apparence d'oiseau de nuit aux yeux proéminents. Agenouillé, il s'attaquait aux grosses pierres rangées en tas pour en faire, cette fois, de petits cailloux et reprendre la route en les tassant bien dans les trous. Ensuite, assis sur le talus, il mangeait lentement de grosses tranches de pain, un bout de lard sur son couteau pour les graisser comme il se doit. Puis, avec un plaisir évident, il prenait sa pipe en terre cuite blanche, bien éculée, la bourrait de tabac puis l'allumait avec le morceau de chanvre que deux silex, frottés l'un contre l'autre, avaient allumé en faisant étincelle. Il en tirait de petites bouffées tranquilles qui le remplissaient d'aise. Tout souriant, il avait l'air de humer la vie et de lui trouver bon goût.

Il parlait peu, sauf à son chien, mais distillait de la sagesse. S'il faisait soleil, il nous saluait d'un « qu'il fait beau aujourd'hui », en Breton, ça va de soi. S'il pleuvait, la casquette en avant-toit, son dos protégé par des sacs de chanvre, il se félicitait, car la terre avait besoin d'eau. Ainsi va la vie. Toujours bonne à qui sait la prendre.

LES PARIAS

Une bigoudène, sa coiffe en pain de sucre sur la tête, la taille fière et l'air effronté, allait par le pays, misérable, suivie de ses rejetons : trois filles.

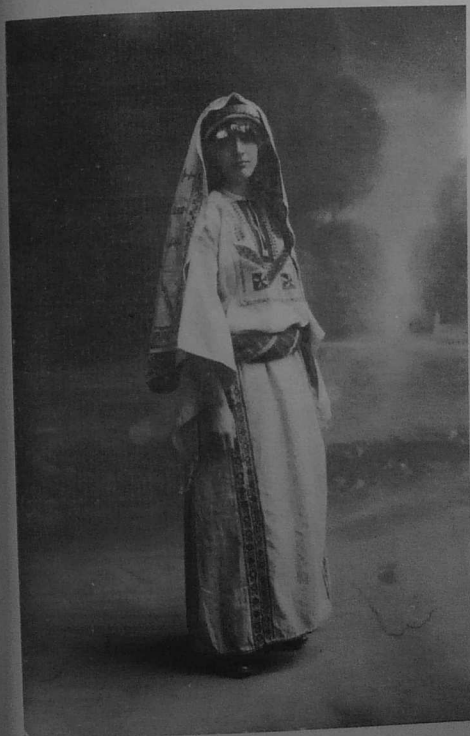
On la regardait de travers, ses enfants avaient des pères différents, disait-on en murmurant sous le couvert, et l'ainée, déjà, les seins pointus, le nez en l'air et provocante, ressemblait à sa mère.

Leur pauvre cabane était plantée ici ou là, car on les rejetait de partout. On leur imputait tous les chapardages commis dans le pays. Elles vivaient Dieu sait de quoi, leur chèvre attachée à son piquet.

La mère crochetait bien de la « dentelle d'Irlande » en longs rubans transparents qu'avec son fin crochet elle faisait naître de ses doigts comme une araignée son fil. Mais il fallait la vendre aux « étrangers ». Dans le pays, on ne voulait pas la connaître. Une des filles, Philomène, avait mon âge et je

jouais parfois avec elle, mais en cachette. Même Maman, si bonne, ne voulait pas que je les approche et mon doux setter à la robe feu grognait quand l'une ou l'autre rôdait autour de la maison.

Je ne comprenais pas pourquoi elles étaient ainsi mises à l'écart et je me demandais ce qui se cachait derrière le front buté de la femme qui marchait comme une reine avec l'air de dire : suivez-moi, si vous l'osez.



AMOURS ENFANTINES

Mon premier courrier fut celui d'un petit garçon qui passait ses vacances à Beg-Meil et, l'hiver, importunait tellement sa gouvernante qu'elle m'adressait des cartes où il recopiait tout tremblant quelques mots d'amitié.

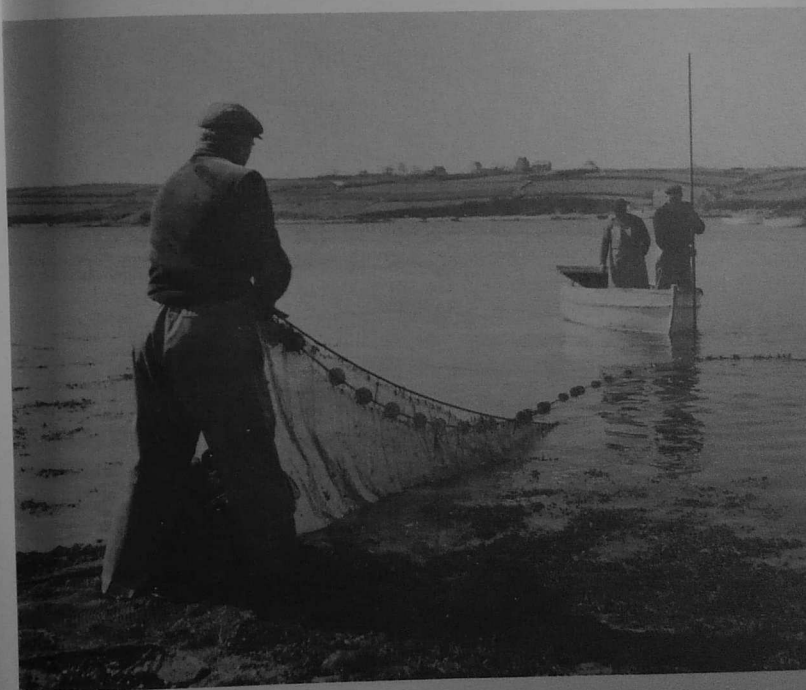
Vers douze ans, j'eus des chevaliers servants à peine plus âgés qui m'entouraient de gentilleses, me servaient au vrai sens du terme avec la gratuité de l'enfance qui se perd avec l'enfance elle-même. Ils avaient le geste dans un chemin difficile, une escalade, un jeu. Si un mot désagréable m'était dit, ils rétorquaient vivement comme attaqués eux-mêmes.

Être l'autre, n'est-ce pas cela l'amour et qui, mieux qu'un enfant, sait ainsi s'identifier à la petite compagne élue pudiquement sans rien attendre, avec la gratuité d'un être qui s'ouvre à la vie et s'émerveille devant un autre visage.

Chaque été, je retrouvais ainsi, grandissant, un jeune garçon d'une famille de pionniers qui faisait pour moi des merveilles

à la mesure de notre âge, bien sûr : grand galop à cheval, longue nage pour me prouver son endurance, protection au moment des marées d'équinoxe qui venaient assaillir les plages et tant de petites attentions qui me faisaient chaud au cœur sans que je sache bien pourquoi.

Il osa une fois, en public, répondre à une jeune femme très coquette et fort belle qu'il regardait avec admiration et lui demandait sottement sa préférence entre elle et moi, d'une voix assourdie mais ferme : « Francette » ! Cette petite déclaration-là eut son prix dans ma jeune vie. Je n'en éprouvais pas de vanité mais un tel sentiment de tendresse comme une fleur nouvelle que l'on découvre.



COUP DE SENNE

Il est un rite de notre enfance qui émerge parfois dans mon souvenir, comme une plage douce. Celui qui l'ordonnait, le vieux marin errant, tenait un peu du magicien. — Ancien enfant de l'Assistance Publique, c'était un « sans famille ». Ses possessions se réduisaient à peu de choses : une charrette à bras, construite par lui, quelques casiers et filets, une « plate » toute rapiécée et un étrange roquet. Nous le voyions arriver au début de l'été. Il portait un costume de paysan en velours noir, dont on voyait la trame, un béret très en avant sur la tête, comme un toit, et une pipe. Une éternelle petite pipe en terre cuite. On criait : « Voilà le Père Le Du. » Et toute la journée, on ne songeait plus qu'à la pêche du soir...

Les jeux sur la plage, les escalades de rochers et même le bain n'ont plus que valeur courante. On songe à l'aventure toute proche et presque inaccessible. Il s'agit, la nuit tombée, de « tirer » le filet avec le Père Le Du. L'heure tardive rend la permission rare, et il faut mille sagesse pour mériter

telle faveur. En attendant, on lui rend visite. Il s'installe toujours sur le même bout de lagune dans le petit creux, à peine marqué, mais qu'il retrouve pourtant à chaque fois. Oh ! le campement est simple ! La charrette sert de toit en cas de pluie. Autrement, l'homme dort à côté, moitié assis. Il ne s'étend jamais parce qu'autrement l'asthme l'étouffe. L'hiver, il se loue dans quelque ferme et on l'héberge dans l'étable sur une botte de paille appuyée au mur. Ces quelques détails nous ne les apprenons qu'à la longue, car il n'aime pas à parler de lui. Quand on l'interroge, ses réponses laconiques, son air chagrin semblent dire : « Que me voulez-vous ? Je suis bien comme je suis ! » En effet, malgré sa misère, il ne semble pas malheureux. Il a en lui quelque trésor. Nous le savons à la manière dont il raconte les histoires. Ce sont des pêches quasi miraculeuses, ou bien la fête des étoiles. Il dit qu'il la voit, certaines nuits d'été, quand son asthme le tient éveillé. Il parle des vagues et d'une chanson qu'elles lui ont apprise. Il la chante sur un ton monotone, avec un bruit de galets. Ou bien il raconte de menus faits quotidiens. Le vol des casiers, par exemple, quand pointe le jour, ou les fantaisies du feu follet. Vraiment, ce sont de petites choses de rien. N'importe qui les contera en deux mots. Dépouillées de leur nacre, ce seraient de pauvres coquilles ternes. Mais, justement, il sait les polir, leur donner un reflet et comme un revêtement poétique. Il les garde en lui, longtemps, puis quand elles ont acquis une douceur toute humaine, il les raconte, certains jours, aux enfants. Et nous l'écoutons longtemps, à plat ventre par terre ou dans quelque pause engourdie, dont nous ne sentons plus le malaise. Nous l'avons suivi au pays du songe, si proche du nôtre encore... Mais revenons à notre pêche. Avant sept heures, nous sommes prêts pour le dîner. Toutes les montres semblent

paralysées, tant elles avancent lentement. Nous mettons le nez à la cuisine pour rappeler d'une voix incertaine qu'il doit être l'heure du dîner. « Il n'est pas encore sept heures, est-il répondu péremptoirement », et nous retirons le nez aventuré en si positif domaine ; à table, on parle moins, et, si le jour baisse, on avale son dessert ou bien on l'emporte en courant. Un galop pour traverser la dune et ses chardons, couleur d'ardoise, quelques sauts ralentis dans le sable mou, qui enfonce, puis la longue plage lisse où les pas marquent à peine (ceux de Vendredi — oh ! tristesse — auraient passé inaperçus, songe-t-on en reprenant la course rapide). A quelques centaines de mètres, une ombre au bord de l'eau et déjà une barque qui s'avance en mer et forme un grand demi-cercle. En se rapprochant, on n'entend pas le rameur. La barque fantôme glisse, sans que le moindre bruit vienne effrayer le poisson. Près du rameur, une autre ombre laisse filer la corde alourdie par du plomb, puis la poche de filet qui ramènera le poisson vers nous, comme d'un geste arrondi. La barque accoste, est poussée au sec. Les deux bouts de corde mouillée tordus traînent maintenant sur le sable, comme serpents morts. Deux gars du pays prennent un bout de corde, le Père Le Du et mon frère, l'autre. Lentement, sans secousse, on ramène le filet. Chaque mouvement le rapproche, et avec lui c'est tout l'émerveillement et le butin d'un soir. L'anxiété aussi... que trouvera-t-on ? Quelques vieilles araignées de mer, toutes hirsutes et crochues, comme des fées Carabosse ou bien le vif argent qui va filer de partout, réjouir l'œil et m'effrayer un peu ?... Quand le filet est proche, on voit des lames d'argent sauter, puis filer vers la mer profonde. D'un geste rapide, on ramène enfin sur la plage cette poche précieuse où grouille toute une vie marine, qui sent l'iode. De l'enchevêtrement

d'algues brunes et de chevelure verte, on retire des « Vieilles » couleur d'arc-en-ciel, de petits « Tacots » gris, parfois un mulot important, qui s'est aventuré près de la côte, ou bien un Lieu qui bondira longtemps vers un ciel impassible. Des « Plies » avisées, glissantes, tentent de s'enfoncer dans le sable : quelques sardines retombent, comme feuilles d'argent, des rougets impétueux qu'on écaille aussitôt cruellement et d'autres formes obscures rejetées à la mer. Les Seiches visqueuses crachent aussitôt leur mauvaise humeur en épais liquide noirâtre. Les petits crabes éperdus partent de tous côtés. Les Fleurs de Mer, décalcomanies vivantes, retrouvent leur forme. Les étoiles violettes, rouges, orange vont piquer le fond de la mer. On garde encore quelques crabes dormeurs, qui bousent, bavent et font les morts sous leur carapace. Des oursins enfermés dans leur défense, comme d'énormes châtaignes de mer... Voilà que la pêche est finie. Pour nous, au moins, car deux ou trois fois durant la nuit, on reposera le filet, mais nous ne serons plus là. On part rompus, mouillés, silencieux, tout pleins de songes sous les étoiles... Telle est la pêche ordinaire, convoitée, parfois permise ; mais le Père Le Du peut aussi jeter parfois je ne sais quel sort. Alors la pêche devient légendaire dans le pays et miraculeuse dans notre cervelle d'enfant. Je me souviens de l'une surtout...

Soir étrangement calme, vaste horizon couleur de cendres, éclairs lointains. Les vagues font un bruit prolongé, comme s'il y avait écho. Une torpeur ralentit les mouvements. Le vieux marin déclare : « C'est par un soir pareil que voilà sept ans vint s'échouer un banc de poissons. » Aucune image n'évoque en nous un tel fait. Cependant, Le Du choisit avec soin l'endroit de la pêche. Il hésite, revient, hume le vent, tâte l'eau et le sable avant d'indiquer tout à coup l'endroit précis.

Le filet posé, on se met aux cordes, mais sans succès : rien ne vient. Quelque chose s'accroche-t-il au fond de la mer ? Nous le pensons tous, mais pas lui. Il encourage son monde et peu à peu cela vient, en effet, comme chargé de plomb. Tout à coup, on est ébloui : un large demi-cercle étincelant. L'œil croit rêver, le cœur bat. Ce n'est pas une pêche, mais une moisson des Mille et Une Nuits. Toute une source argentée que l'on déverse sur la plage. Des milliers de sardines qui ne sautent presque pas, endormies par quelque charme... Deux fois, ce même soir, on remet le filet et, deux fois, le miracle se produit. Des fermes voisines, tous les paysans accouraient, prévenus on ne sait comment. Avec des sacs, ils puisaient dans ce trésor vivant, couleur de lune. Sur la plage, un tas palpitant s'étalait dans la nuit... Pareil butin ne pouvait s'emporter dans des paniers, même nombreux. On alla chercher un petit tombereau. C'est en suivant ce char fabuleux, dont s'échappaient des langues d'argent que nous rentrâmes à je ne sais quelle heure de la nuit...

Peu après, l'été finissait et le Père Le Du disparaissait à sa manière. Comme un oiseau migrateur, il voyait à des signes invisibles pour d'autres, que le temps du départ était venu. Alors un beau matin, on ne voyait plus sur la dune son ombre tranquille et sa charrette. La marée d'équinoxe ne tardait pas et nous partions aussi.

LE PÈRE MAHÉ

Maman me raconta l'histoire du Père Mahé.

On est venu nous dire que le Père Mahé se mourait. Il y a longtemps qu'il est perdu. Comment vais-je le trouver ? Il ne parle jamais beaucoup. Pas une plainte, pas une crainte, non plus.

Et quand on s'en étonne : « Pourquoi voulez-vous que j'aie peur. Je n'ai jamais rien fait de très mal. Le Bon Dieu le sait bien. Un petit « coup » de trop, oui, parfois... Le cidre doux, ça trompe... » Après un tel commentaire, il retombe dans le silence. Son voyage est fini et il l'accepte. La journée de travail accomplie, ainsi le sommeil.

Je songe à cette grande résignation paysanne et me voilà déjà arrivée. Une maison grise avec sa lèpre d'or. Cette précieuse petite mousse, qui pousse souvent sur le granit exposé au vent de la mer. Tout droit un sentier conduit à la porte ouverte. Rectangle sombre où bat une étrange lueur. C'est le

pendule de la vieille horloge, va-t-il marquer longtemps encore cette autre pulsation humaine toute proche?... J'entre à pas assourdis sur le sol battu et mes yeux ne voient plus rien dans la pénombre. Pourtant, peu à peu, se dessine le profil d'une femme assise, mains croisées. Je m'approche, nous nous disons bonjour, sans mot dire. Son visage n'exprime que sa quotidienne clarté, yeux très bleus et regard droit, posé bien au-delà de vous, vers un horizon serein. Dans le lit clos, sombre et luisant le drap grossier est tendu sur une pauvre forme squelettique, une main couleur d'ivoire dépasse du drap. Mais toute l'attention est retenue par la noblesse du visage ascétique. Haut front, longs cheveux d'argent, traits fins, nobles comme d'une figure du Greco. D'où vient un tel caractère chez ce paysan et quel respect vous arrête devant ce visage? Beauté des traits, calme, on ne sait quelle harmonie secrète...

Je me penche vers lui. Alors, il ouvre lentement les paupières. Son regard gris, posé sur le mien, il dit faiblement avec des pauses, mais une grande netteté : « Les pivoines sont en fleurs devant la maison, c'est l'époque. Voulez-vous les cueillir toutes et me les apporter. » J'hésite un instant songeant qu'il doit divaguer, mais il n'est pas permis de refuser cette pauvre fantaisie — dehors il fait plus tiède. Les abeilles s'affairent. Les touffes de pivoines sont bien là, en effet. Je forme une gerbe d'un rouge pourpre et j'ajoute quelques feuilles étoilées. C'est avec ce bouquet de fête que je reviens vers le mourant. Quand je rentre, il attend que je sois toute proche. La voix ne porte plus guère, mais distinctement, il reprend : « Vous avez bien tout pris? — et sur mon geste affirmatif — voulez-vous porter cela au bourg à « Itron Maria » (Madame Marie, mère du Christ) de ma part. Quand on a juste fait un cadeau, on est mieux reçu et je vais arriver

tout à l'heure. » Son visage s'éclaire d'un sourire. Contentement, malice, tendresse... De quoi est fait ce dernier sourire? Je ne le saurai jamais.

Au bourg voisin, dans l'église au cœur incliné, je mets les fleurs de sang aux pieds d'une vierge bretonne. Ainsi est rempli le souhait du vieil homme.

Le soir, on vint nous dire que le père Mabé était mort tranquillement. Songeait-il aux pivoines qui se fanaient dans une petite église endormie?

Et quel sourire céleste avait accueilli ce paysan noble qui s'en venait avec des fleurs — le soir tombé.

LA MER

Mais le grand amour de mon enfance fut la mer — je ne le sus vraiment qu'après l'avoir quittée.

Mes parents vendirent la maison de Beg-Meil. Les racines qui nourrissaient tout mon être ne purent être détruites, elles grandirent en profondeur mais toute une partie de moi-même s'étiola et c'est peut-être à cela que je dus d'être longtemps malade. Certain climat est nécessaire quand il y a une telle osmose.

La mer m'habitait, tout ce que je pensais me venait d'elle. Je le sentais obscurément quand j'en étais éloignée. Certaines rues de Paris m'ont embarquée, bien souvent, sur une mer houleuse avec le crachin des jours heureux.

C.F. Ramuz me raconta que Paris l'avait révélé à lui-même et lui avait fait retrouver ses racines. Je le vois encore dans sa maison de Pully « La Muette », la bien nommée, car la sonnette restait souvent sans écho. Il est là, pelotonné sur le divan de sa grande pièce, dans sa robe de chambre à rayures,

parlant avec chaleur de cette expérience unique faite à Paris.

A ma toute petite place c'est à Paris que je me sus Bretonne. Je revoyais la longue plage de Moustierlin toute neuve après la marée et aussi vierge et blanche que la neige. Je ramassais sur le lais, toutes sortes de coquillages, comme j'en avais fait collection. Des grains de café, aussi roses malgré leur nom, qu'un bouton de fleur qui va s'ouvrir; des coquilles fragiles comme des ailes de papillons et jumelées comme elles et mille autres sortes dans tous les tons de Marie Laurencin.

Je sentais encore mes pieds se poser à peine sur le sable modelé par le flot, comme sur un tapis humide. La mer devait être étale et, tout à coup, elle remontait ! son haleine m'atteignait et le mirage disparaissait.

Parfois, les grandes marées d'équinoxe s'étaient devant moi, aussi présentes que naguère. Cette façon impudique de la mer de montrer un peu de ses entrailles, ses rochers chevelus dont les algues n'avaient pas le temps de se dessécher avant que le flot ne remontât...

Cette vie grouillante que nous allions cueillir : les crevettes pêchées au haveneau dans les flaques ou proches des rochers, des bouquets, disions-nous, même si elles n'en avaient pas la taille, de gros crabes « dormeurs » que nous agacions avec nos fers recourbés pour les déloger de leurs cachettes rocheuses. Et, bien sûr, les huîtres, les bigorneaux et les berniques, sans parler des palourdes. Il fallait se méfier des anémones de mer qui donnaient sur les jambes des plaies longues à guérir.

Parfois, on mettait le pied sur une plie dans le sable mou du rivage, mais on avait toute la peine du monde à la saisir car ou bien elle s'enfonçait dans le sable ou bien, déjà dans les mains, elle glissait pour repartir en sauts vers la mer, plus vite que nos pas.

Une bienheureuse fatigue nous ramenait de ces grandes pêches, trempés et mourant de faim, racontant prouesses et aubaines; cela clôturait l'été et son aventure.

Le soir, je revoyais la mer d'argent sous la lune, le balai des phares qui promenait leur faisceau lumineux, le froissement des vagues sur la plage qui revenait régulier comme le battement d'un cœur. Oui, c'était bien la grande vivante dont j'étais issue, celle qui viendrait peut-être bercer mes derniers moments, comme elle avait bercé mes premiers songes.

FIN

*SURGIS DE L'AVENIR
TROIS FIGURES D'AMIS*



L'ABBÉ JEAN BOBIN

C'est à Paris que je retrouvai celui que j'avais connu naguère à Beg-Meil.

Aumônier de Janson-de-Sailly, il forma plusieurs générations d'une certaine élite.

Je le connus à Beg-Meil, en 1918, alors qu'il était précepteur durant les vacances dans une grande famille de Châlons. Le matin, il faisait travailler ses garçons; l'après-midi, c'était l'animateur de toute la plage et il m'adopta comme son énième garçon pour les jeux sur la plage, les grandes promenades à travers champs ou le long des grèves que je connaissais si bien.

Né, je crois à Pantin, il était le fruit de cet humus parisien qui faisait croître des êtres sensibles, spirituels, vibrant au moindre souffle de l'esprit et de la beauté.

Dans d'autres conditions, il aurait été un grand artiste, car la musique l'habitait. Il fallait l'entendre de sa voix grave qu'il maniait comme les cordes d'un violoncelle, donner le ton

à une chorale ou simplement à une chanson. Il venait à la villa improviser sur le piano, oubliant tout, porté par un lyrisme sorti du profond de lui-même, enfin libre de chanter la vie qu'il aimait avec passion.

Il me cherchait querelle sur la manière dont j'interprétais une étude de Bach ou quelque autre morceau. Je prétendais que mon professeur l'entendrait ainsi, mais il devait avoir raison, il savait mieux que personne sentir la musique. C'est lui qui me fit connaître nombre de musiciens dont Yves Nat, son grand ami qui devint aussi le mien.

Je le revois fumant sa pipe, toujours entouré d'enfants, taquin, tendre. Il avait, comme il disait si bien, « l'âme collante ». Quel sacrifice pour lui de ne pas créer une famille. On le sentait à l'amour qu'il avait des enfants, à la façon dont la grâce féminine le touchait. Il avait l'œil rêveur en regardant Marie-Louise, la sœur grandissante de ses élèves, ou quelque jeune fille de la plage. Mais à l'heure du bain, il s'en allait pudiquement. Pour les œuvres de charité à Janson, il était le chef d'orchestre et le metteur en scène des représentations de grande classe. On le voyait imperturbablement diriger l'orchestre et les ballets avec les danseuses en tutu. Il était tout à l'œuvre artistique, à sa place partout « car il arrachait au physique trompeur inexistant pour l'élever au métaphysique qui ne déçoit plus » des cœurs tellement matière. Ah ! la dure ouvrage, avouait-il. « Faire pénétrer en pays inconnu Celui qu'on aime » voilà le secret de sa vie : un apostolat.

En plus de son enseignement à Janson, il donnait des cours à Maintenon et m'écrivait : « En discutant le texte avec ces brunes et blondes têtes déjà pensives, je veux que, du moins, plus tard, lorsqu'elles seront assaillies par quelque scepticisme venu d'ailleurs, soufflé par quelque bouche intéressée,

elles puissent ajouter, pensant au gros aumônier à soutane élimée qui leur exposait tout cela : il y croyait et sa croyance ne manquait ni de logique ni de beauté qui sont déjà signes de Dieu. »

Sa vie c'était quinze ou seize heures de travail où on n'arrête pas de se donner et puis encore des courses en banlieue pour aller voir quelques petites poitrinaires que l'automne éprouve durement. Adorable besogne qu'Il m'a confiée, pensait-il, dans l'humilité de son cœur.

J'ai souvenir d'un extraordinaire voyage que je fis plus tard avec lui. Il était venu à notre maison d'Odé, aux environs de Quimper, me rendre visite avec un de ses jeunes élèves dans une auto de course Bugatti, si je ne me trompe, qu'on venait d'offrir au garçon, lequel n'avait pas son permis de conduire ; alors, ils avaient embarqué un chauffeur.

L'astuce fut de me faire passer mon permis en un éclair de temps pour que je remplace l'homme pour un inénarrable tour de Bretagne et une remontée sur Paris.

La petite auto, basse sur pattes, comprenait trois places, le jeune garçon et moi devant, l'Abbé dans le spider arrière, débordant de toute sa corpulence, le crâne chauve bruni par le soleil comme un marron à point et s'enveloppant d'une bâche quand il pleuvait. Nous devions avoir l'allure d'une caricature rabelaisienne avec ce moine au crâne reluisant, fumant sa pipe.

De petits groupes souriants nous entouraient quand nous arrivions dans un village. Mais, au-delà de l'apparence, quel compagnon incomparable nous avions en lui.

Il sentait la beauté, l'indiquait d'un geste ou d'un mot comme signes de Dieu.

Je me souviens du silence prolongé au Mont Saint-Michel. Cette immense étendue de sable à marée basse donnait le senti-

ment d'un désert relié au ciel sans ligne de démarcation.

L'immensité envoûtante et notre petitesse éphémère. Des points imperceptibles, fragiles qui ont construit, avec une audace sans pareille, l'appel de pierre qui s'élance, veut percer la nue, enracinée dans un geste d'imploration jusqu'à la fin des temps. Qu'étions-nous, où allions-nous ?

L'Abbé Bobin eut une retraite très pauvre et solitaire. Il ne voulait pas qu'on aille le voir dans son antre au « Point du Jour », et m'écrivait : « C'est maintenant que je suis vraiment pauvre que je sens que suivre le Christ c'est cela : mettre ses propres pas dans ses pas douloureux. »

Voilà la fin d'un humble pourvu de tous les dons et qui servait les autres d'un cœur brûlant parce qu'il avait donné le sien au Christ.

Sa souffrance dernière l'aura totalement dépouillé pour l'unir à son Maître.



LE GESTE D'YVES NAT

L'Abbé Bobin partageait avec Yves Nat l'amour de la musique ; il nous présenta, à je ne sais plus quel grand concert, où Yves Nat s'était dépassé en jouant du Beethoven de telle façon qu'il y eut un instant d'éternité dans la salle avant la vague monstrueuse des applaudissements. Je le revis à maintes reprises, il avait de touchantes attentions pour la toute jeune adolescente qui s'essayait à jouer et qu'il appelait si gentiment « ma grande sensible ». J'ai perdu ses lettres avec ses admirables pattes de mouches qui ressemblaient à des notes de musique un peu dansantes. Mais plus tard, il eut pour moi un geste inoubliable à la mesure de son cœur, ce vrai cœur du peuple qui se donne parfois à mort et qui sait par une sorte d'osmose être la peine des autres. Après un grand choc, je souffrais de façon mystérieuse d'une articulation sacro-iliaque. Les médecins erraient dans leurs recherches. Un jour, impossible de me mouvoir, je me sentais fichée au sol comme un papillon encore

vivant épinglé sur une planche. Je passais des semaines allongée à la Pointe de Ste-Marine à voir les bateaux entrer et sortir de l'embouchure de l'Odéon. C'était un enchantement avec le jeu des lumières sur l'eau. Mais j'étais toujours inerte, déjà hors de la vie qui est mouvement ; on décida de consulter à Paris et me voilà sur une civière transportée par auto et par train, souffrant à chaque secousse. Traversée de Paris au petit matin en ambulance, puis arrivée au Royal Manceau, choisi pour le calme de l'avenue Hoche. On me fait passer par l'entrée de service et le sous-sol pour épargner sans doute la clientèle de gens riches que ma vue pouvait effrayer : un jeune être ainsi réduit à l'état de momie dont seul le visage éclatait de vie. On passa par le couloir des cuisines et je vis encore les jeunes marmittons ébahis sur mon passage et faisant haie comme pour saluer cette noce souterraine. Puis j'eus une belle chambre lumineuse, les miens m'entouraient, maman d'abord, bien sûr, et les amis. Une admirable femme juive fit le grand jeûne pour moi. Elle devait m'écrire pendant des années tous les jours, sans en excepter un seul, me faisant vivre de sa pensée et de son cœur. C'est là qu'on mesure la valeur humaine, le don de soi.

Vint le jour décisif. Un grand chirurgien se prononça après examen clinique pour une tuberculose osseuse ajoutant : « Il faut l'embarquer pour Berck, je vais commander la menuiserie. » Ce mot me heurta, j'allais être mise vivante en bière. Tout en moi se révoltait et je suppliais qu'on n'écoutât pas cet homme. Après des jours d'hésitation, on décida d'essayer le climat suisse et ses montagnes. L'Abbé Bobin avait tenu Yves Nat au courant. Il réagit à sa manière et, à mon insu, loua une chambre mitoyenne avec porte donnant sur la mienne ; il fit monter par la fenêtre, à l'aide de cordes, son piano à queue, établit tout

un jeu de glaces pour que je puisse voir de ma couche ses mains sur le clavier. Je ne sus rien jusqu'au jour du départ, mais quelques heures avant le train, tout s'articula parfaitement : sa visite surprise, crinière en bataille, la porte ouvrant sur le piano et il se mit à jouer. Il improvisa de la fin de l'après-midi au train tardif de la nuit. Je n'ai jamais rien entendu de pareil, cela ne tenait pas seulement à ma sensibilité plus à vif, le jardin d'hiver s'était peuplé de clients auditeurs qui applaudissaient à chaque pause avec frénésie. Comme un raz-de-marée, cette musique venue du cœur envahissait, emportait sur des hauteurs vertigineuses. On partait au-delà de soi toujours plus loin et dans un tel enchantement qu'on se détachait du terrestre, pressentant l'éternel.

Ce fut dans une euphorie sans paroles que je partis sur ma civière portée par mes plus chers amis vers un destin cruel. Les jours heureux étaient finis ; viendraient ceux qu'à travers tout tissent l'amitié, la beauté et cette attirance essentielle qu'Yves Nat faisait merveilleusement pressentir dans son jeu vers le Dieu caché au cœur de l'homme.

« CARECH EN AUDE »

La pierre en mer

Nous avions une amie française mariée à un américain qui revenait chaque année dans son manoir breton se reposer dans un monde immuable « d'avant le déluge », disait-elle.

Elle m'emmena une fois dans sa « Chenard et Walker », à Saint-Pierre-de-Quiberon qui n'était qu'une bourgade de la presqu'île où un ancien aumônier de la marine avait acheté avec un confrère une ancienne ferme isolée sous le vent, au bout de petits chemins entourés de murs de pierres savamment imbriquées les unes dans les autres sans aucun ciment et résistant au vent démoniaque.

L'abbé Subtil était un homme de classe avec sa barbe blanche de patriarche et son allure d'amiral de mers oubliées. Son évêque avait choisi l'homme pour fonder une paroisse à Versailles. Il trouva, par ses nombreux amis, l'argent nécessaire et devint curé de ces bons bourgeois qui le changeaient de ses marins d'antan. On racontait qu'une de ses nouvelles paroisses

siennes était venue lui dénoncer la tenue indécente d'une madame une telle. Elle se fit répondre vertement : « Dans une île du Pacifique j'ai donné la communion à des femmes qui étaient à poil, ça ne m'a gêné en aucune façon. » La grenouille retourna à son bénitier et n'en sortit plus.

A Saint-Pierre-de-Quiberon, l'Abbé avait fait de sa chambre et de son bureau des cabines de bateau dont on relevait les lits camouflés par des devants de coffres bretons. Il nous reçut à un inoubliable déjeuner où il avait fait une nature morte insolite avec des langoustes griffues qui avaient l'air de danser une danse solitaire. Il avait tout cuisiné lui-même avec un art suprême ; quand je lui dis timidement qu'il y avait mis de l'esprit, une étincelle s'alluma dans son œil.

Il aimait les enfants et, quand je fus pensionnaire à Paris, il invitait parfois la fille grandissante dans de grands restaurants où il était reçu en prince. A la Tour d'Argent, le maître d'hôtel lui souffle à l'oreille : « J'ai derrière les fagots un foie gras du Périgord, je ne l'offrirais pas à beaucoup, mais à vous, Monsieur l'aumônier, vous saurez le déguster. » Et, en effet, nous goûtâmes à la fleur savoureuse d'une culture.

Mais trêve d'anecdotes. Ce que l'abbé venait chercher dans la presqu'île de Quiberon, c'était la mer, alors à l'état pur : sa violence, son souffle, sa façon de tout balayer même en nous pour que nous approchions de Celui qui n'a de nom dans aucune langue, que personne n'a jamais vu, dont les chrétiens adorent le Fils et que les juifs nomment YAVÉ :

Celui qui est Amour

Si nous ne nous réunissons pas tous en Lui, le monde éclatera. Ce que l'abbé avait pressenti, car il avait traversé bien des tempêtes — et vu venir, s'est avancé. Maintenant, le temps presse : la menace est là...

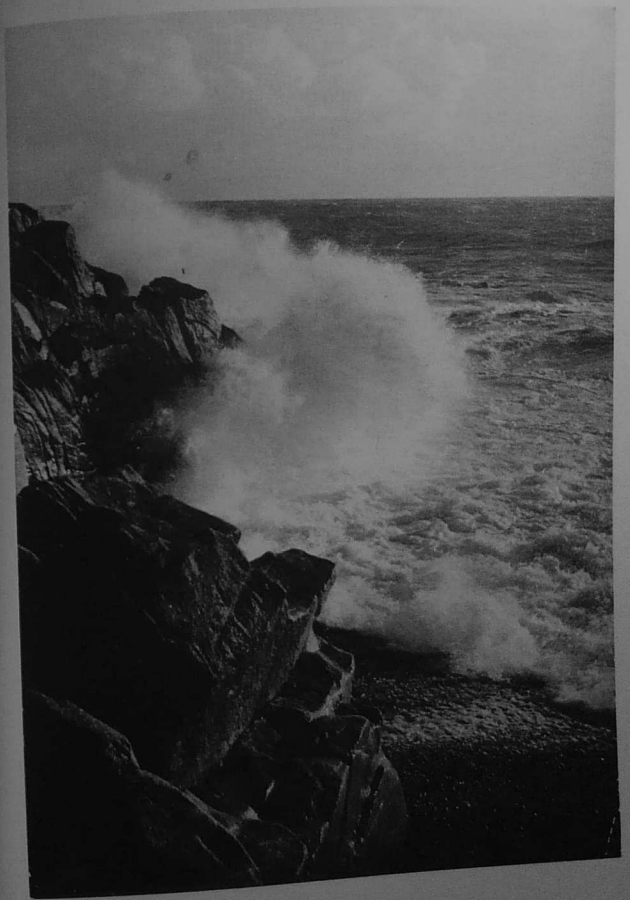


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre d'Henri Queffelec	5
Préface d'Yves Cosson	9
Envoi	13
Il fut un temps	19
Baptême d'une machine à papier	45
La crise	51
Visite chez Bergson	69
Odet	71
Grand-maman	75
Catéchisme	81
Sœur Félicienne	85
Ma première communion	89
La petite Marie	91
Kerdevot	95
La garenne du Diable à Odet	101
Le Trou du Nain	103
Le Canal	107
Les Deux René	110
La Bonne Sœur	113
Le Meunier	119
Bot Conan	129
La Moisson	133
Le Sabotier au cercueil	135
Le Cantonnier	139
Les Parias	141
Amours enfantines	145
Coup de senne	149

HORS-TEXTE

	Pages
Mama toute fière de la petite fille qui vient d'éclore	15
Maman à 17 ans, la veille de son mariage	17
Mon frère et moi dans ses bras à côté une petite cousine	23
Tricotage des chaussettes	29
La route de Briec	33
La fileuse	41
Labours en 1925	49
Marché aux Sabots	61
Le rémouleur	67
Grand-maman centenaire	73
Léonie Bolloré, Madame Yves Charuel du Guerand	83
Ma première communion	87
Ergué-Gabéric	93
Notre-Dame de Kerdevot	99
Sainte-Anne La Palud	105
Au lavoir	111
Battage au fléau	117
L'Hôtel des Dunes	123
Battage	131
Un sabotier	137
A 12 ans et demi l'enfance s'en va en Hierosolymitaine	143
Un coup de senne	147
L'Abbé Jean Bobin	166
Yves Nat	171
Gros Temps	179

A l'exception des documents personnels de l'auteur les photos de ce volume
ont été reproduites avec l'aimable autorisation
des Editions d'Art Jos Le Doaré, 29150 Châteaulin.
La photo de la jaquette est de Dominique Le Doaré.

Achevé d'imprimer le 8 Avril 1980
sur les presses des « Ateliers du Bois des Dons »
à Treillières (44) pour le compte de
Pierre Gauthier, éditeur

L'édition originale de ce livre tiré sur
papier VERGE ARCHES CREME 120 g,
des papeteries ARJOMARI,
est limitée à 1 000 exemplaires numérotés
et 100 exemplaires H.C. réservés
à l'auteur et à l'éditeur

Exemplaire n° 22 / 1 000

Dépôt légal 2^e trimestre 1980

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

FIGURES D'AMIS

France du Guérand a publié sa Correspondance avec Paul Claudel sous le titre La Porte Ouverte en 1970, évoquant le grand homme apôtre. Elle a fait revivre Maurice Zundel, le Saint François d'Assise du siècle, aux textes fulgurants dans le livre A l'écoute du Silence en 1977.

Cette fois, elle effeuille simplement des souvenirs d'enfance, surtout en Pays Breton. On remonte le temps, « un temps qui semblait immobile. C'était aborder un îlot de coutumes qui datait de toujours et auquel s'intégraient des figures et des façons à jamais révolues ».

Suivons-la retrouver l'enfance, avec ses yeux, avec les nôtres, comme au matin du monde.